

17888

COLLECTION SAINT-MICHEL

VICTOIRE DE SAINT-LUC

DAME DE LA RETRAITE

PAR

Madame DE SILGUY, sa sœur

JOURNAL DE SA DÉTENTION EN 1793



PARIS

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

29, rue de Tournon, 29

1905

fb

922

san

A

MADAME DE SILGUY

AUTEUR DE CETTE BROCHURE

ET SŒUR AINÉE DE M^{lle} VICTOIRE DE SAINT-LUC

Mot écrit par sa petite-fille

Léontine DE KERMEL

O ma vénérée grand'mère, quand je relis cette vie de votre sœur, Victoire de Saint-Luc, écrite par vous, je voudrais, pour compléter ce trésor de la famille, y ajouter votre vie ; cette vie si simple, si édifiante, toujours cachée dans l'ombre, vie de dévouement pour vos enfants, et si remplie de charité pour le pauvre ; vous privant je ne dirai pas du luxe, vous n'avez jamais voulu le connaître, mais vous privant souvent même du nécessaire pour pouvoir donner plus largement à tous les pauvres qui vous entouraient.

Je crains seulement qu'en voulant mettre au jour cette pieuse vie, je ne touche à un vase sacré que Dieu veut garder dans l'ombre pour en conserver tout le parfum.

Je m'agenouille sur votre tombe en vous priant de veiller, du haut du ciel, sur cette nombreuse famille qui sont vos petits-enfants, et arrière-petits-enfants, afin que tous, nous puissions nous trouver réunis dans l'éternité bienheureuse autour de nos parents.

L. DE K.

AVANT-PROPOS

Nous sommes heureux de pouvoir publier un document inédit qui montrera aux lecteurs avec quelle résignation et quelle édifiante gaieté les amis de Dieu savent souffrir pour lui la prison la plus dure, avec les privations et les ennuis de toute sorte qu'elle entraîne.

Ce document est signé : *Vic...* et *Euph...*, c'est-à-dire, Victoire et Euphrasie de Saint-Luc, détenues, avec leurs parents, à Carhaix, dans le monastère de Notre-Dame de Grâce, d'où on avait expulsé les Religieuses hospitalières de Saint-Augustin, et que l'on avait transformé en maison d'arrêt.

Il est écrit de la main de M^{me} Victoire de Saint-Luc, il est intitulé : *Journal historique, tragi-comique*, et adressé aux Dames prisonnières à Crémar, à la porte de Quimper.

Crémar, en breton, *Créach-Marc, montée de Marc*, est un manoir situé non loin de la chapelle de Saint-Marc, sur le coteau qui la domine. Connue, aujourd'hui, sous le nom de *Kernizy*, cette propriété est

actuellement habitée par les Religieuses de la Miséricorde.

Après avoir été transférés de Carhaix à Quimper, puis de Quimper à Paris, M. et M^{me} de Saint-Luc, ainsi que leur fille, Victoire, Dame de la Retraite, moururent sur l'échafaud, comme meurent les vrais chrétiens : c'était le 19 juillet 1794, dix jours avant la chute de Robespierre.

Exécutée la première sur sa demande, cette fille héroïque, ayant fait ses adieux à ses parents, leur dit : « Vous m'avez appris à vivre ; avec la grâce de Dieu, je vais vous apprendre à mourir. »

La vie de M^{lle} de Saint-Luc, écrite par l'ainée de ses sœurs, M^{me} de Silguy, nous a paru devoir être naturellement jointe à son Journal.

Dans ces deux œuvres si édifiantes le texte et le style des auteurs ont été scrupuleusement respectés ainsi que l'orthographe du temps.



VICTOIRE DE SAINT-LUC
d'après un portrait de famille.

VICTOIRE DE SAINT-LUC

I

ABRÉGÉ DE LA VIE

ET DES VERTUS DE M^{lle} VICTOIRE DE SAINT-LUC

M^{lle} de Saint-Luc naquit à Rennes, le 27 janvier 1761, de parens distingués par leur vertu et leur piété. Monsieur son père était conseiller au parlement, et M. l'abbé de Saint-Luc, son oncle, chanoine de cette ville. Elle fut l'aînée de six enfants, deux garçonnets et quatre filles, qu'elle surpassa tous en vertu.

Sa pieuse mère, âgée seulement de dix-sept ans lorsqu'elle vint au monde, l'avait offerte à Dieu tous les jours avant sa naissance¹. Elle renouvela cette offrande avec une nouvelle ferveur, après qu'elle eut reçu la grâce du saint baptême, et se hâta de la présenter au Seigneur dans son temple. Cette action lui fut sûrement agréable, car il combla la mère et

¹ Elle la consacra aussi d'une manière particulière à la sainte Vierge, c'est pourquoi elle la revêtit du scapulaire, et ne lui fit porter que des habits blancs en son honneur jusqu'à l'âge de sept ans.

la fille de ses plus précieuses bénédictions. Cette jeune et vertueuse dame connaissait parfaitement tous les devoirs que lui imposait le titre sacré de mère. Elle savait que les enfans sont un dépôt que Dieu confie aux parens, dont il leur demandera un jour un compte rigoureux et qu'ils doivent élever uniquement pour sa gloire. Pénétrée de cette vérité, elle résolut de remplir avec un soin religieux toutes ses obligations à leur égard et d'être elle-même l'institutrice de ses enfans. Dès que la petite Victoire commença à bégayer, elle sanctifia sa langue, en lui faisant prononcer le saint nom de Dieu et en lui apprenant les prières qu'elle ne comprenait point encore, mais qui se gravaient dans sa mémoire en attendant qu'elles fissent impression sur son cœur et qu'elle répétait déjà avec respect. Elle annonçait de l'esprit, de l'intelligence, beaucoup de mémoire, une grande vivacité.

La première vertu qui commença à se développer en elle, fut la charité pour les pauvres et ce désir ardent de les soulager qu'elle porta dans la suite à un degré éminent.

La vue d'un pauvre l'affligeait sensiblement et elle se privait souvent de ses repas en leur faveur.

Elle était vive, enjouée, d'une grand gayeté, faisait des reparties charmantes, avait toutes les grâces de l'enfance; aimait ses parens avec une extrême tendresse, en faisait les délices; à ces qualités aimables se joignaient aussi quelques défauts : une vivacité, une pétulance que rien ne pouvait arrêter, une

étourderie difficile à fixer, elle annonçait déjà des passions très vives.

A cinq ans, elle fit un voyage en basse Bretagne avec ses parens; elle y rencontra le P. Coret, Jésuite recommandable pour ses excellentes vertus et sa rare piété, mort depuis en odeur de sainteté. Ce bon Père caressa cette enfant, la bénit, et lui dit, comme s'il avait été d'un esprit prophétique : *Ma petite Victoire, vous remporterez la victoire sur vos passions.* Ces paroles, qu'elle ne comprit sûrement point alors, lui furent répétées dans la suite, et firent sur elle une telle impression qu'elles l'aidèrent souvent à se vaincre. Elle avait à peine six ans que Madame sa mère songea à la faire approcher du sacrement de la pénitence. Elle avait un cœur excellent, mais sa légèreté, sa vivacité, la faisaient tomber souvent dans les fautes ordinaires de l'enfance; dès qu'on les lui faisait remarquer, elle en avait un vif regret, promettait de se corriger, mais retombait de nouveau. M. l'abbé de Saint-Luc, son oncle (depuis évêque de Quimper), voulut être son premier guide. Il aimait sa nièce avec tendresse, il lui voyait le germe de plusieurs défauts, mais ces mêmes penchans bien dirigés, pouvaient devenir de grandes vertus; ce fut vers ce but qu'il tourna tous ses soins, il lui répétait souvent ces belles paroles de la reine Blanche à saint Louis : « Ma chère enfant, quelque tendresse que j'aye pour vous, j'aimerais mieux vous voir morte, que de vous voir commettre un seul péché mortel. » Ces paroles jointes à ses instructions et celles de sa

sainte mère, faisaient sur l'âme tendre de cette enfant, une impression profonde, elle avait déjà une horreur extrême du péché, et une grande crainte de le commettre. Les vérités de la religion qu'on lui expliquait la pénétraient, elle fondait en larmes au récit des souffrances de la Passion de Notre-Seigneur. Lorsqu'elle allait à confesse, elle s'y préparait avec soin et sentait l'importance de cette action; elle en sortait, touchée, pénétrée et quelques fois toute en larmes; elle prenait les meilleures résolutions, mais sa vivacité, sa pétulance l'emportaient et la faisaient retomber dans ses fautes ordinaires; elle prenait tout avec ardeur et l'abandonnait de même; elle avait peine à se soumettre à l'obéissance, avait beaucoup de fermeté dans le caractère, mais un peu de dureté, elle n'était pas naturellement douce, et cette douceur qu'elle acquit dans la suite devint le fruit de ses efforts et de ses combats. Elle était sujette à l'humeur, même un peu raisonneuse, avait d'ailleurs des dispositions à toute espèce d'étude, saisissait facilement, avait le jugement excellent, mais ne s'appliquait presque à rien, perdait son temps comme font la plupart des enfans, et on avait beaucoup de peine à l'assujettir à ses devoirs; c'est ce qui détermine Madame sa mère à la mettre au couvent afin de l'habituer à l'amour de l'ordre si nécessaire à une jeune personne, à faire chaque action à l'heure marquée, à sentir le prix du temps, et pour lui inspirer de l'émulation par la vue de ses jeunes compagnes, elle choisit le second monastère de la Visitation de Rennes, dit le « colom-

bier». Ce fut dans ce pieux azile qu'elle mit sa fille, qui n'avait pas encore neuf ans accomplis. Elle y entra le jour de la Présentation de la sainte Vierge, 21 novembre, et ce jour devint pour elle, par la suite, un jour de reconnaissance et d'actions de grâces.

La petite Victoire fut confiée à des maîtresses d'un rare mérite, d'une piété tendre et éclairée¹. Elles reconnurent dans leur jeune élève un fond excellent, beaucoup de dispositions à la piété, mais une étourderie, une vivacité qui les déconcertèrent quelques fois.

Elle ne tarda pas à se faire aimer de ses maîtresses et de ses compagnes; elle était bonne, gaie, et obligeante; ses défauts lui firent donner le surnom de *Lady Tempête*, *Lady Babiole*, etc. Ces noms l'humiliaient sans la corriger; elle prenait de bonnes résolutions que la première occasion voyait s'évanouir; elles ne tardèrent pourtant pas à devenir efficaces. Le Seigneur, qui avait des vues sur cette enfant, la seconda de sa grâce. Au bout de six mois, on s'aperçut de ses efforts et du changement qui s'opérait en elle; il fut si sensible, que ses maîtresses conçurent l'idée de la préparer à sa première communion. Ce projet dont on lui fit part, fut le stimulant le plus puissant qu'on put employer, on lui avait fait entrevoir ce bonheur pour la fête de Noël; la plus grande menace qu'on put lui faire était de retarder ce jour heureux. Il devint l'objet de ses vœux les plus

¹ Mmes de Bouteville et de Robien.

ardens, et rien ne lui coûta plus pour tâcher de s'en rendre digne.

Son assiduité à ses devoirs, sa douceur envers ses compagnes, son obéissance à ses maîtresses furent le fruit de ses efforts. Tous ses petits défauts d'enfance commencèrent à s'affaiblir et à se changer en vertus. Son recueillement à l'église, le goût qu'elle paraissait prendre pour tout ce qui avait la piété pour objet, faisait voir que la grâce agissait en elle. Dès lors les amusements de l'enfance n'eurent plus d'attrait pour elle; les études qu'on lui prescrivait devinrent l'objet de ses soins et de son attention. Le jour désiré de sa première communion approchait, elle s'y prépara avec une ferveur qui édifia ses compagnes, et remplit de joie et de consolation ses maîtresses. Elle fit une recherche exacte de toutes les fautes de sa vie, s'en accusa avec une vive douleur et forma des résolutions pour l'avenir. Elle paraissait sentir toute l'importance de cette grande action qui a tant d'influence sur le reste de la vie. Elle fit avec le plus grand recueillement une retraite de trois jours. On pouvait dire d'elle dans ce moment, comme du jeune Tobie, qu'elle n'avait plus rien de puéril, et qu'il ne lui restait plus rien de l'enfance. Elle n'avait pas encore dix ans accomplis, lorsqu'on lui permit de s'asseoir à la table du Seigneur. Ce fut, sans doute, dans cet heureux moment, où Dieu s'unit à elle, qu'il lui fit sentir la douceur de son joug, et le bonheur d'être tout à Lui, car elle conçut dès lors le désir et forma le dessein de se faire religieuse; elle osa espérer

à l'honneur de devenir un jour l'épouse de Jésus-Christ; dans un âge si tendre elle sentit déjà que son cœur était trop grand pour être occupé par les créatures, que Dieu seul qui l'avait créé devait le remplir tout entier, et elle le lui offrit dans toute sa pureté, avec toute la ferveur de son âme.

Ce désir qui ne fit que s'accroître ne s'ébranla jamais, il devint par la suite le mobile de ses actions. Lorsqu'elle tombait dans une faute, on lui disait quelquefois : « Quoi, Victoire, vous voulez être religieuse et vous avez de l'attache à votre volonté? vous trouvez pénible d'obéir, etc. »

Rien n'était plus propre à la faire redoubler d'efforts pour se corriger. Elle avait une tendre dévotion à la sainte Vierge; sa pieuse mère l'avait vouée et consacrée avant sa naissance à cette Reine des anges et lui en avait inspiré l'amour dès le berceau; mais depuis sa première communion, cette dévotion devint plus vive et plus tendre, elle la soutint par différentes pratiques : le saint scapulaire dont elle eut le bonheur d'être revêtue, le chapelet, qu'elle se fit une loi de réciter tous les jours, et quelques autres qu'on lui suggéra.

Elle avait aussi une grande dévotion à son ange gardien; elle le priait souvent et le consultait dans tout ce qu'elle entreprenait. Elle commença dès lors à faire oraison, au moins un quart d'heure le matin, et elle ne s'est jamais départie de ce saint exercice, auquel elle donna beaucoup plus de temps dans la suite. Elle était naturellement un peu gourmande et

d'un très grand appétit; elle s'attacha à vaincre ce malheureux penchant, à se mortifier fréquemment, et elle se faisait un vrai scrupule de prendre la moindre chose entre ses repas, sans nécessité. Très peu de temps après sa première communion Madame sa mère la retira du couvent pour la rappeler auprès d'elle. Ce fut le sujet d'une douleur amère pour Victoire de quitter cette sainte maison et les vertueuses maîtresses qui l'avaient si heureusement dirigée dans la piété; elle ne s'en consola que par l'espoir qu'elle avait d'y rentrer, un jour, car c'était là qu'elle désirait se faire religieuse. Madame sa mère fut charmée du changement qui s'était opéré dans sa fille; elle en bénit et remercia Dieu, et continua avec un nouveau zèle son éducation. Elle lui donna des maîtres, les surveilla tous, et se réserva à elle seule l'instruction de la religion. Sa plus grande récompense et son plus grand bonheur était de visiter les saintes religieuses de la Visitation et de passer quelques moments avec elles, et on le lui permettait souvent. Peu de temps après sa sortie du couvent, étant allée avec ses parents en basse Bretagne dans une de leurs terres, ils la menèrent à Brest, avec une de ses sœurs, plus jeune qu'elle d'environ deux ans. M^{me} de Saint-Luc était logée chez une dame de ses amies, qui avait des enfants à peu près du même âge que les siens. On se fit un plaisir de montrer aux deux petites filles tout ce qui pouvait les amuser. Victoire était naturellement curieuse, elle aimait à voir, à apprendre, et prenait intérêt à tout ce qu'on lui montrait. Après avoir tout parcouru il fut

question de la comédie. M^{me} de Saint-Luc, qui ne s'était jamais permis ce genre d'amusement, s'y refusa absolument ne pouvant vaincre sa résistance. « Au moins, lui dit son amie, vous permettrez à vos deux petites d'y venir avec nos enfants, je suis sûre que le spectacle les amusera beaucoup, je me fais une fête de voir l'effet qu'il produira sur elles. » M^{me} de Saint-Luc apporta de très bonnes raisons qui ne furent point goûtées. Fatiguée des importunités de cette dame : « Je le veux bien, dit-elle enfin, si elles y consentent elles-mêmes. Je les laisse maîtresses. » On ne demandait pas davantage, on se croyait sûr de les vaincre. On entoura les enfans, on leur fit un détail charmant de tout le plaisir qu'on veut leur procurer. Victoire, déjà ferme dans ses principes, suivit l'exemple de Madame sa mère, se défendit parfaitement bien, donna des raisons au-dessus de son âge; sa sœur, plus faible et beaucoup plus enfant, donnait déjà son consentement; Victoire s'en aperçut, et la tirant à l'écart : « Quoi, ma petite Angélique, lui dit-elle, tu te laisserais vaincre à l'attrait du plaisir! ne sont-ce pas là les pompes du monde auxquelles nous avons renoncé, à notre baptême? Maman nous laisse libres, parce qu'elle compte sur notre raison, qu'elle ne soit pas trompée, suivons son exemple et ses leçons. »

Ce peu de paroles prononcées avec force et un certain ton d'autorité fit une telle impression sur cette jeune enfant qu'elle s'arma de courage, se rétracta et résista à toutes les sollicitations qu'on put lui faire. Elle s'est souvent rappelée les paroles de sa sœur

dans la suite de sa vie, lorsqu'elle a eu occasion de combattre cette tentation, et elle n'y a jamais succombé.

A la fin de cette année 1771, M. de Saint-Luc ayant été nommé président à mortier du parlement de Rennes, retourna dans cette ville avec sa jeune famille. La place qu'il occupait le mettait dans l'obligation de voir beaucoup de monde; M^{me} de Saint-Luc, en accordant à la société tout ce qu'elle lui devait et ce que désirait son mari, fut toujours fidelle au plan de vie qu'elle s'était tracé. Le matin était consacré à la prière, aux détails de son ménage, et surtout à l'éducation de ses enfants. Sa diligence et son activité lui faisaient trouver du tems pour tous; elle menait, tous les matins, ses filles à la messe, et en leur faisant commencer la journée par cette grande action, leur apprenait à la sanctifier. Le soir, elle se ménageait toujours quelque tems pour la visite du Saint-Sacrement et souvent celle des hôpitaux. Elle fut toujours par sa piété l'exemple des dames de Rennes. A une telle école, ses enfants ne pouvaient aimer, chérir que la vertu.

M^{lle} Victoire se confirmait dans ses principes et sa vocation d'être religieuse. Le sort des vierges qui suivent l'Agneau partout dans le ciel lui paraissait le seul digne d'envie, elle s'en entretenait souvent; elle calculait déjà les mois et les années qui devaient s'écouler jusqu'au jour si désiré de son entrée en religion; elle en avait fixé l'époque un peu avant dix-sept ans, si ses parens voulaient y consentir, mais ce temps lui paraissait encore bien éloigné.

Environ deux ans après le retour de M^{me} de Saint-Luc à Rennes, quelques raisons de circonstances l'engagèrent à amener sa fille aînée dans quelques réunions.

Larieuse Victoire, qui jusque-là n'avait cultivé le frivole talent de la danse que par obéissance, parut, un moment, y prendre goût et désirer d'y réussir. Quelques fêtes auxquelles elle assista parurent l'amuser, elle prenait même un certain soin à sa toilette, sa coiffure surtout fixait son attention, au point de la faire recommencer lorsqu'on n'avait pas assez bien réussi, la première fois. Ces fautes bien légères sans doute, et ce moment de relâchement, qui ne dura pas plus de deux mois, furent pourtant pour elle le sujet d'une douleur amère, de larmes abondantes et de pénitences rigoureuses. Elle repassait souvent dans la suite, avec une grande amertume de cœur, ce tems qu'elle appelait sa vie mondaine, et elle disait à ce sujet que si Dieu n'eut eu pitié d'elle, elle eut aimé le monde avec passion, et fut devenue une grande pécheresse.

La mort de Louis XV ayant amené quelques changements politiques, M. de Saint-Luc qui avait vieilli dans la magistrature, se retira, à cette époque, vers la fin de 1774, dans sa terre du Bot, à quelques lieues de Quimper, avec sa famille, et se rapprocha de Monsieur son frère, qui depuis plus d'un an avait été nommé évêque de cette ville.

Le seul regret qu'éprouva M^{lle} Victoire, en quittant Rennes, fut de s'éloigner de cette maison chérie où elle désirait si vivement se faire religieuse. Elle

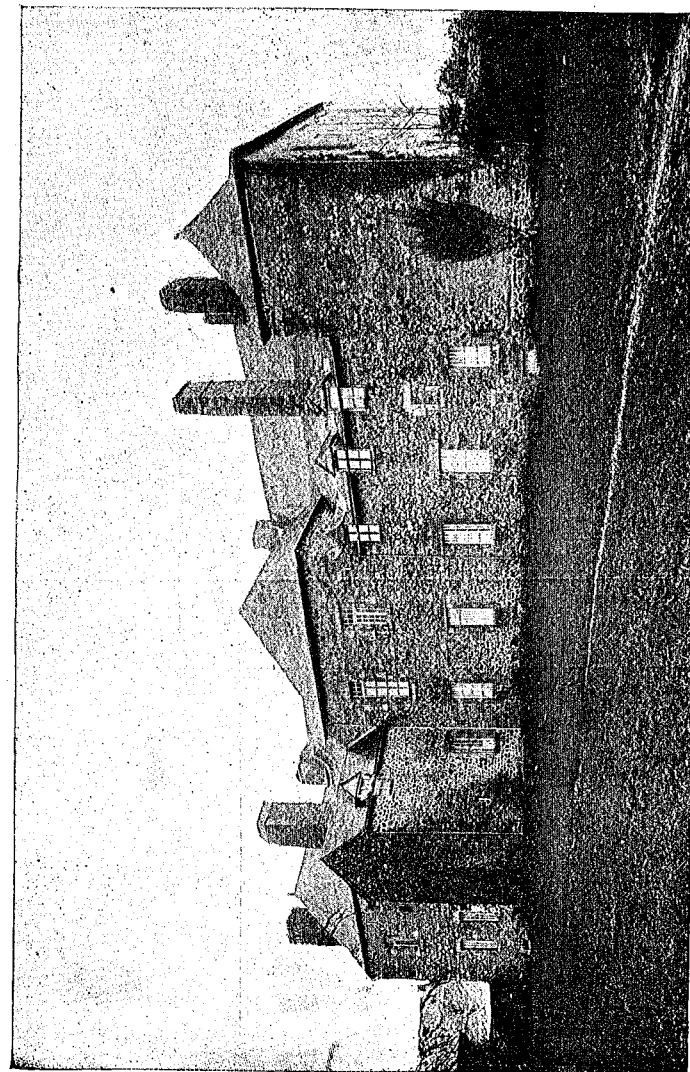
demanda et obtint d'une de ses maîtresses du pensionnat¹ la permission de lui écrire. Cette vertueuse dame lui répondit régulièrement, et cette édifiante correspondance a duré jusqu'à ce que les événemens de la Révolution les forcèrent d'y renoncer.

M^{me} de Saint-Luc s'éloigna sans regret du monde et de tous les assujettissemens de la société. Elle s'adonne entièrement aux devoirs de piété, au soin de sa famille et à la pratique de toutes les œuvres de la charité. Sa maison devint l'azile de toutes les vertus, et le séjour du bonheur; la plus grande régularité y régnait comme dans un monastère. Aux heures marquées² et au son de la cloche, elle faisait en commun, à la chapelle où reposait le Saint-Sacrement, la prière du matin et une lecture de piété; la messe se célébrait ensuite, peu après on se réunissait pour le déjeuner, puis chacun allait à son emploi.

M^{me} de Saint-Luc s'occupait d'abord de l'éducation de ses enfans, puis elle réunissait ceux du quartier pour leur faire le catéchisme; elle partagea ensuite cette occupation avec ses filles et on forma plusieurs classes. Après le dîner et une courte récréation, on se réunissait pour le travail, on lisait d'abord la vie des saints, puis quelque livre instructif et édifiant. Vers le soir, on disait le chapelet en commun suivi d'une lecture et d'une visite au Saint-Sacrement. Une heure environ après le souper, une lecture et la prière terminaient la journée, puis tous les enfans se mettaient

¹ M^{me} de Bouteville.

² Sept heures du matin.



CHATEAU DU BOT

à genoux pour recevoir la bénédiction de leurs parents ¹.

Pour empêcher ses filles de se livrer à ce flux de paroles, et à ce babil si ordinaire aux jeunes personnes, M^{me} de Saint-Luc leur faisait garder au moins un quart d'heure de silence l'après-midi, et les faisait rendre compte du sujet qui les avait occupées pour les habituer à réfléchir. Victoire avait toujours quelque chose de pieux à raconter, ce qui était pour ses sœurs un sujet d'édification. Ce fut dans cette solitude que ses vertus commencèrent à se manifester avec éclat, en particulier cette charité tendre, ardente, compatissante qui embrassait son cœur pour tous les besoins des malheureux, et la portait à les soulager en tout. On accourait de toutes parts dans cette sainte maison pour y recevoir du soulagement, de la consolation et de l'instruction. M^{me} de Saint-Luc saignait, pansait les pauvres, soignait les malades et s'associait mademoiselle sa fille dans toutes ces fonctions. Elle la mit même à la tête d'une apothicairerie fournie de toute espèce de drogues et d'onguens, et ce fut pour elle un grand sujet de joie; elle s'acquittait de ce soin avec une attention singulière; les playes les plus infectes étaient les plus de son goût, et à l'exemple de M^{me} de Chantal, elle en voulut sucer le pus. Elle se mettait souvent à genoux avec respect pour servir les mem-

¹ Ce devoir de piété filiale qu'ils ont continué jusqu'à la mort de leurs respectables parens, leur avait été enseigné par un ancien et vertueux militaire, M. le comte de Graves, commandant de la province en 1771, avec M. le duc de Fitz-James.

bres souffrans de Jésus-Christ, les consolait, les pansait avec une tendre affection, avait toujours quelque mot édifiant à leur dire. Dieu bénissait ces soins donnés pour son amour, par le grand nombre des guérisons qui s'opéraient entre leurs mains. Les jours où se distribuait le pain, la soupe, les habits, étaient des jours heureux pour M^{lle} Victoire; elle brigait, avec ses sœurs, l'honneur et le bonheur de faire ces pieuses distributions, et on la partageait toujours en aînée.

Elle croyait servir Jésus-Christ lui-même, et son visage exprimait la joie et tous les sentimens qui remplissaient son âme. Il y avait, de fondation, dans la maison, un pauvre que la vieillesse et les infirmités rendaient digne de ce choix (et l'un succédait à l'autre); elle lui faisait de fréquentes visites, le consolait, l'encourageait à la patience, l'exhortait à la mort, et lui faisait entrevoir le poids de gloire et de bonheur qui lui était destiné comme au pieux Lazare pour prix de ses souffrances et de sa pauvreté. Elle avait environ quatorze ans, lorsqu'on lui permit d'approcher des sacremens, toutes les semaines, ce qu'elle ne faisait ordinairement que tous les quinze jours. Elle se préparait à celui de la pénitence par un examen sévère et réfléchi, c'était même un vrai travail pour elle, et la rougeur qui couvrait ordinairement son visage faisait voir l'application qu'elle y donnait; elle se reprochait amèrement les moindres fautes; à voir sa douleur, à entendre ses soupirs on eût cru qu'elle était coupable des plus grands péchés. Madame sa mère lui disait souvent : « Pas tant d'efforts

de tête, ma chère Victoire, le bon Dieu ne demande que notre cœur, allons à lui avec amour, simplicité, une volonté bonne et droite, et il suppléera à tout ce qui nous manque. » Elle apportait à celui de l'Eucharistie toutes les dispositions requises : pureté de cœur, foi vive, amour ardent, ferveur et désir; elle pensait avec raison que ce sacrement est le paradis des justes sur la terre, tout son bonheur était d'en approcher.

Elle était avide d'humiliations, de souffrances, de mortifications, et ingénieuse à s'en procurer. La vie de sainte Thérèse faisait ses délices et l'enflammait d'amour pour Dieu et de désir de souffrir pour sa gloire. En admirant dans l'ordre de la Visitation cette abnégation, ce détachement, ces vertus toutes intérieures, et cet esprit de ferveur qu'il a conservé jusqu'à nos jours, elle ne trouvait point à satisfaire cet amour brûlant qu'elle avait pour la pénitence, et elle penchait pour celui du Carmel, et même pour les Pauvres Clarisses. La règle de saint Augustin que suivent les dames hospitalières excitait aussi son ambition; elle ne voyait rien de plus beau que de soulager les membres souffrans de Jésus-Christ et de leur consacrer sa vie. Elle eût voulu embrasser tous ces différens ordres, qui, comme autant de fleurs choisies, ornent, avec une admirable variété, le jardin du divin Époux, mais le Seigneur avait d'autres vues sur sa servante. Le jubilé de l'année sainte s'ouvrit à Quimper, au mois de may 1776, elle accompagna ses parens dans cette ville et en suivit tous les exercices avec la plus grande piété; elle resta ensuite deux mois

chez les dames Ursulines, pour se perfectionner dans la peinture, en prenant quelques leçons d'un excellent maître qui y était alors ¹.

C'était là que Dieu l'attendait pour lui faire connaître sa volonté, et faire cesser ses incertitudes. Pendant le séjour qu'elle y fit, elle eut le tems de voir et de connaître une sainte société, connue sous le nom de Demoiselles de la Retraite. Ces pieuses filles, sans être cloîtrées, ni liées par des vœux, vivent dans un grand détachement du monde et dans la pratique et la perfection de toutes les vertus religieuses. Leur but et la fin de leur institut est de travailler à la conversion des pécheurs et au salut des âmes. Elles donnaient alors à Quimper douze retraites par an : huit bretonnes pour les gens de la compagnie et quatre françaises. Ces retraites étaient nombreuses et produisaient des conversions et des fruits abondants. Cette maison était parfaitement composée, et formait une société d'anges sur la terre. M^{lle} Victoire fut frappée du bien qu'elle opérait. Être associée à la fonction d'apôtre, coopérer au salut des âmes, lui parut au-dessus de toutes les austérités corporelles, et même des soins des malades, et pouvait d'ailleurs s'y allier en partie. Elle réfléchit mûrement, demanda les lumières de l'Esprit-Saint, dans la prière et dans la communion; enfin après bien des irrésolutions, guidée par son saint oncle qui lui répétait souvent ces paroles du prophète Daniel : que ceux qui enseigneront aux autres la

¹ M. Valentin.

voie du salut brilleront comme des astres dans l'éternité (paroles qui firent sur elle une impression profonde), elle se décida irrévocablement pour cette sainte maison, et ne s'occupa plus que de se rendre capable d'y opérer quelque bien. Elle avait alors quinze ans. De retour au Bot, ayant fait part à ses parens de sa résolution qu'ils approuvèrent, elle résolut d'apprendre le breton par règle, langage assez difficile pour ceux qui ne l'ont pas appris dans leur enfance. Elle en savait assez pour le catéchisme et se faire entendre, mais cela ne lui suffisait pas.

Elle s'y appliqua, et en peu de temps réussit à le parler facilement et même à composer des discours de piété dans cette langue. Elle aimait beaucoup l'étude, même les études sérieuses étaient le plus de son goût : elle saisissait tout avec facilité, elle aimait aussi la littérature et la poésie, elle faisait joliment et facilement des vers, mais, elle consacra à Dieu ce talent; elle composait des cantiques qui exprimaient l'ardeur de son amour pour Dieu, le désir du ciel, le mépris du monde, et les beautés du paradis; elle les faisait chanter, car elle n'avait point de voix, ce qui était une grande privation pour elle. Les chants de l'Église l'enflammaient, ainsi que les cantiques spirituels. Elle ne voyait rien de si digne que de chanter les louanges de Dieu et de s'associer, par avance, sur la terre à la fonction des bienheureux qui les chanteront éternellement dans le ciel. Elle avait de l'esprit, un jugement excellent, de l'instruction, beaucoup de gayeté et d'enjouement.

Elle écrivait parfaitement bien, aimait la peinture et y réussissait; elle avait pour cet art un goût et un talent naturel qui avait été peu secondé par le secours des maîtres. Elle y employait tous les jours un certain tems, et trouvait un extrême plaisir à composer des sujets pieux, à faire des images dévotes, des pales, pour le saint sacrifice, et même des tableaux de dévotion en miniature, au pastel et à l'huile. Son goût pour l'étude lui fit désirer d'apprendre le latin comme étant la langue de l'Eglise; elle était saintement avide de lire le saint Évangile et l'Imitation de Jésus dans cette langue et de comprendre les passages cités dans les sermons, le saint office, et les écrits des Pères de l'Eglise; c'était l'objet de son ambition; aidée du précepteur de Messieurs ses frères, elle s'y appliqua et réussit. Elle y employait tous les momens que lui laissaient ses autres occupations, prenait sur son sommeil, et parvint en peu de tems à en savoir assez pour comprendre le saint Évangile, l'Imitation et plusieurs auteurs faciles. Elle aimait naturellement le merveilleux et eut beaucoup de goût pour la lecture des romans, mais les conseils de sa vertueuse mère, et la vie de sainte Thérèse l'avaient portée à s'en interdire absolument l'usage; par obéissance, elle lisait les livres qu'on lui indiquait pour son instruction, mais par choix c'était des livres de piété; les vies des saints, particulièrement des martyrs; la description de leurs combats et de leurs triomphes enflamaient son courage.

Depuis son enfance, elle souhaitait ardemment de

mourir comme martyr et le demandait à Dieu; elle n'en voyait pas la possibilité, mais elle conservait ce désir dans son cœur, ainsi que celui de mourir à trente-trois ans, comme Notre-Seigneur; elle en parlait souvent à celle de ses sœurs à qui elle se confiait, et Dieu lui a accordé ces deux précieuses faveurs. La vie des saints, qui avaient excellé dans l'amour de Dieu, faisait ses délices; ceux encore qui avaient porté à un degré éminent l'ardeur pour la pénitence, les fondateurs d'ordres, en particulier saint Ignace, et saint François, et depuis qu'elle s'était décidée pour la maison de la Retraite, la vie de ceux qui s'étaient dévoués au salut des âmes. La pensée seule de saint François Xavier la transportait hors d'elle-même. Les saints missionnaires de Bretagne, le P. Maunoir mort en odeur de sainteté, M. Le Nobletz, etc., étaient ses plus chers amis; elle lisait sans cesse leurs vies, et les méditait; elle réunissait ces livres chéris dans sa chambre, auxquels elle ajoutait les vies de ces jeunes religieux qui, dans l'espace de peu d'années, ont fourni les vertus d'une longue carrière. Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, etc.; elle les révérait avec une tendresse particulière. Elle joignait à ces livres les œuvres de Grenade, de Rodriguez, les Pères des déserts, etc., elle en formait une pieuse collection et souvent une partie de ces livres lui servaient d'oreiller. Elle aprenait par cœur avec un plaisir extrême le saint Évangile et l'Imitation de Jésus, faisait des extraits de ses pieuses lectures, et avait toujours les poches garnies de petits papiers remplis de sentences et de maximes des

saints; en allant et venant, elle les aprenait, en ornait sa mémoire, en nourrissait son esprit et son cœur. Ce mot dont se servait saint Ignace : « Que sert à l'homme, etc. » la pénétrait; elle en sentait toute la vérité et la profondeur; celui de sainte Thérèse : « Ou souffrir, ou mourir », l'embrasait; ainsi des autres. Elle avait souvent à la bouche ces paroles de Notre-Seigneur : « Celui qui ne porte pas de croix n'est pas digne de moi », et celui de saint Bernard : « Quelle honte d'être un membre délicat sous un chef couronné d'épines ! » et beaucoup d'autres. Elle répétait souvent : « Il faut mater sa chair; crucifier ses passions; détruire ce corps de péché et tout ce qu'il y a de terrestre en nous. »

L'Écriture sainte et les maximes des saints lui étaient familières, elle en avait toujours à la bouche quelques-unes adaptées aux différentes circonstances, propres à toucher et édifier. La présence de Dieu l'accompagnait sans cesse; elle avait dit avec le Roi-Propète : « La méditation de mon cœur sera toujours en votre présence, ô mon Dieu », et elle était fidèle à cette sainte promesse.

Elle avait alors quinze ans, lorsqu'elle pria Madame sa mère de lui permettre ainsi qu'à ses sœurs de concourir ensemble, et de leur accorder, à la fin de chaque semaine, un prix de bonne conduite, d'application, d'obéissance, etc., à celle qui le mériterait le mieux; elle y consentit et la pria de le fixer elle-même. Que pourrait-on offrir et qu'est-ce qui pourrait plaire à une jeune personne de cet âge, d'un physique

agréable, aimable et gaye ? Quelque bijou, ou ornement de toilette ? Oh ! ces objets n'étaient pas dignes de fixer l'attention de la fervente Victoire, elle en faisait trop peu de cas. La permission de prolonger son oraison d'un quart d'heure, de faire une visite de plus au Saint-Sacrement, de disposer de son déjeuner en faveur d'un pauvre, de faire usage de quelque instrument de pénitence, voilà ce qu'elle désirait, demandait, et obtenait avec prudence et discrétion. La toilette était pour elle un vrai supplice et le peu de momens qu'elle était forcée d'y employer lui paraissaient toujours trop longs. Elle se rappelait avec amertume l'espèce de plaisir qu'elle y avait pris, se le reprochait sans cesse, et pour s'en punir faisait en sorte qu'il y manquât toujours quelque chose. « Quoi, disait-elle en se regardant au miroir, orner, parer un corps de péché, et qui sera bientôt la pâture des vers; oh ! quel supplice ! » Elle cherchait à s'enlaidir et à se rendre désagréable, et quand elle croyait y avoir réussi, elle était enchantée. Comme elle couchait dans la même chambre que ses sœurs, elle les prêchait souvent et tâchait de les prémunir contre le goût de la parure et de toute espèce de plaisir. Elle avait toujours quelque sentence, ou maxime des saints, à leur appliquer, mais, comme elles n'avaient pas la même ferveur, elles lui disaient quelquefois : « Ma pauvre Victoire, tu ne nous laisses goûter aucun plaisir. »

Elle avait un zèle ardent pour le salut des âmes, et surtout pour celui des personnes qui composaient sa famille. Elle aimait ses frères et sœurs, avec une

extrême tendresse, désirait vivement leur avancement dans la piété, et pouvoir leur communiquer son amour pour la pénitence et la mortification. Elle s'affligeait quand ils n'embrassaient pas les pratiques qu'elle leur suggérait.

Elle priait pour eux, se mortifiait pour eux, et pleurait amèrement les fautes légères qu'elle les voyait commettre; son zèle était un peu trop ardent, elle exigeait plus qu'on ne pouvait raisonnablement espérer d'enfants de leur âge; aussi, dans la famille on disait que c'était « un rude saint ». Ses frères et sœurs l'aimaient tendrement, la respectaient comme leur aînée, mais, craignant sa censure, ils se cachaient à ses yeux pénétrants, pour goûter de bien innocents plaisirs; ils l'appelaient « le petit saint Jérôme », mais si alors elle avait un peu de la rudesse de ce saint, à son exemple aussi, elle devint indulgente, remplie d'amour pour les autres, se réserva pour elle seule toute sa sévérité. Elle acquit cette charité, dont parle saint Paul, qui souffre tout. Elle avait une tendresse particulière pour le cadet de ses frères qui était aussi le plus jeune de la famille; elle désirait avec ardeur qu'il eût embrassé le saint état du sacerdoce et qu'à l'exemple de saint François Xavier, il eût traversé les mers pour travailler au salut des âmes, mais le Seigneur ne le destinait point à un état si parfait. Elle l'appelait l'enfant de ses larmes; en effet, combien n'en a-t-elle point versé pour lui obtenir cette vocation, et toutes les grâces dont il avait besoin dans les différentes circonstances de sa

vie? Grâce de pureté, de ferveur et d'amour, à l'époque de sa première communion; grâces de force et de courage, à sa confirmation, ainsi des autres; prières, jeûnes, communions, tout fut employé à cet effet.

Elle n'avait pas encore dix-sept ans, que sa santé, jusqu'alors forte et robuste, parut s'affaiblir; ses vives couleurs s'effaçaient, sa poitrine et son estomac paraissaient souffrir. On ne savait à quoi attribuer ce changement. Madame sa mère en était inquiète et affligée. On la surveilla de près, et on s'aperçut que les pénitences et les mortifications qu'elle exerçait sur elle-même en étaient la seule cause. Elle s'étudiait à imiter tout ce qu'elle lisait dans la vie des saints. Elle s'était procuré et avait fait elle-même divers instrumens de pénitence dont elle faisait usage (et elle y avait réussi avec une merveilleuse adresse), haire, cilice, discipline, ceinture de fer, bracelets, etc.; souvent elle couchait sur la dure, mettait du bois dans son lit, et un gros livre pour oreiller; elle mettait de petites pierres dans ses souliers, du sable et autre chose pour se rendre la marche difficile et pénible. Elle se mettait la tête tout en sang par le moyen d'épingles, ou d'une couronne piquante, etc. Un jour, on s'aperçut malgré son attention et ses efforts qu'elle avait de la peine à se tenir à genoux, où elle restait toujours très longtemps; on lui en demanda la cause, elle parut affligée de ce qu'on s'était aperçu qu'elle souffrait, mais on la pressa si vivement qu'elle fut contrainte d'avouer qu'à

l'exemple de sainte Catherine, elle s'était laissé tomber plusieurs gouttes de cire d'Espagne brûlante sur ses genoux, et les gouttes avaient formé autant de plaies¹.

Il est impossible de détailler toutes les pieuses industries qu'elle employait pour se mortifier en tout et se faire souffrir; elle en avait plus que ne pourrait jamais en avoir la jeune personne la plus sensuelle et la plus délicate pour se procurer ses aises et ses commodités. Madame sa mère fut obligée plus d'une fois d'user de son autorité et de faire intervenir celle de son confesseur pour lui interdire l'usage de ces instrumens de pénitence; elle lui répétait souvent que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, que le renoncement à sa volonté était plus agréable à Dieu que les mortifications corporelles sans l'avis de ses supérieurs, qu'elle devait conserver sa santé pour la consacrer à Dieu dans l'état où il semblait l'appeler, que si elle continuait elle n'aurait à lui offrir qu'un corps usé avant le temps, une santé délabrée, et hors d'état de travailler pour sa gloire. On lui enleva ces instrumens de pénitence qui étaient son trésor. On en vint même au point de lui interdire pour un tems la lecture des vies de saints et même des œuvres de Rodriguez. Ce fut pour elle un sujet d'une amère douleur de se voir privée d'objets qui lui étaient si chers et elle versa bien des larmes. Elle souffrait de ne pas se faire souffrir, et elle ne pouvait comprendre

¹ Elle s'en était versé quinze un vendredi.

qu'on put porter le nom de chrétien, sans pratiquer la pénitence et la mortification. Elle était extrêmement adroite et faisait toute sorte de jolis ouvrages, mais ce qu'elle préférait à tout était de travailler pour les pauvres; dans l'Avent, elle faisait de petites layettes pour des enfans nouvellement nés, en l'honneur du saint Enfant Jésus; le Carême, c'était pour des enfans plus grands et des récompenses de catéchisme. Quand elle avait fini le trousseau d'une petite fille, elle prenait plaisir à la débarbouiller et à la revêtir de ses nouveaux habits, puis ramassait avec soin les pauvres guenilles et les cachait dans sa chambre pour les raccomoder en secret; mais les petits animaux, apanage de la misère et de la pauvreté, la trahissaient souvent; elle les voyait sans répugnance, les appelait des perles d'hôpital, et s'en laissait incomoder volontiers. Elle se privait de la plus grande partie de ses repas sans qu'on s'en aperçût, ramassait tout ce qu'elle pouvait, dans le courant de la semaine, et le dimanche le distribuait aux pauvres. On ne peut concevoir l'adresse et l'industrie qu'elle y employait pour se dérober à tous les regards. Elle passa plusieurs été, sans manger aucun fruit, quoiqu'on lui en donnât à tous ses repas, et on ne s'en apercevait point. Elle avait un singulier plaisir à donner son pain aux pauvres, d'en prendre en échange quelque morceau bien sale et bien dégoûtant qui avait séjourné dans leur sac, et elle s'en nourrissait avec délice; elle gagnait aussi quelque fois les servantes pour en obtenir le pain

grossier dont on nourrissait deux dogues, gardiens du château, et elle le substituait à celui de son déjeuner, qu'elle distribuait à ses chers pauvres; elle se passait de tout pour les soulager; la modique pension qu'on lui donnait pour son entretien y était entièrement employée, et M^{me} sa mère la mit en quelque sorte en tutelle, en confiant le soin de sa bourse à une de ses sœurs un peu plus jeune qu'elle, qui réglait ses aumônes. Elle aimait et estimait la pauvreté, la respectait comme ayant été enseignée et pratiquée par Jésus-Christ même. Elle eût voulu se nourrir et se vêtir comme les pauvres. Elle portait avec plaisir des habits usés et raccomodés, pour leur ressembler en quelque chose. Monsieur son père, au retour d'un voyage de Paris, ayant apporté à ses enfans des parures et quelques bijoux, elle en fut vivement affligée, pleura amèrement l'argent employé à ces bagatelles et la nécessité où elle se trouvait de s'en servir. Madame sa mère l'engagea fortement à en paraître au moins reconnaissante devant Monsieur son père et la consola un peu en l'assurant qu'elle ne l'obligerait point à les porter.

Si elle était morte à toute espèce de penchant pour la parure, elle l'était également à son goût; tout paraissait lui être si indifférent qu'on eût dit qu'elle en eût absolument perdu l'usage; mais lorsqu'elle en était la maîtresse elle choisissait toujours cependant ce qui était le moins propre à le flatter. Le trait de saint Bernard qui prit de l'huile pour du vin lui plaisait extrêmement, et elle s'attacha à le ressembler.

Elle avait une faim dévorante et une soif brûlante de la justice, de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et elle pouvait dire avec le prophète : « Le zèle de votre maison m'a dévoré, Seigneur. » Elle s'affligeait jusqu'à dépérir de douleur de l'offense de Dieu; quand elle entendait parler de quelque péché grief, surtout des prophétisations des choses saintes, elle levait ses yeux bleus si doux vers le ciel, où se peignaient le repentir et la douleur, et semblait demander grâce et miséricorde pour le pécheur.

Elle fondait en larmes et pleurait avec une amertume de cœur inconcevable.

Madame sa mère essayait de la consoler en lui représentant qu'il fallait bien souffrir ce que Dieu souffre, et qu'elle ne devait pas s'affliger à cet excès, quelque bon que fût son motif.

M^{lle} Victoire avait l'imagination très ardente, faisait sans cesse des projets, mais qui avaient toujours Dieu et sa gloire pour objet. Elle avait une grande confiance et beaucoup d'amitié pour celle de ses sœurs dont l'âge se rapprochait le plus du sien, de sorte qu'elle lui faisait part de tous ses pieux désirs. Elle eût voulu convertir tous les hommes, tenir tous leurs cœurs entre ses mains, pour les incliner tous vers Dieu; elle eût désiré pouvoir établir dans toutes les paroisses des catéchistes uniquement occupés à instruire les pauvres et à leur apprendre à sanctifier et tirer partie de leurs peines et de leur pauvreté, pour l'autre vie (elle s'affligeait de voir de si précieux trésors périr presque entre leurs mains); puis des

Sœurs de la charité pour le soulagement des maux corporels dans les campagnes; de petites écoles pour former et diriger des jeunes gens, pour la prêtrise, et en former ensuite ces pieuses colonies, qui eussent traversé les mers et volé à la conquête des âmes, des missionnaires ambulants pour porter et distribuer le pain de la parole de Dieu aux pauvres et aux indigens, etc., etc.; elle voyait tout cela facile à opérer, et indiquait les moyens. Son visage était quelque fois tout enflamé, lorsqu'elle parlait de ces choses, et on la voyait souvent sortir ainsi de son oraison même dans les plus grands froids, tant était vive l'ardeur qui la consumait.

Elle avait une grande dévotion à prier pour la conversion des infidèles, prenait les sentiments de saint François Xavier, et récitait tous les jours avec ferveur l'oraison qu'il a composée pour cet objet. Le soulagement des âmes du purgatoire excitait aussi sa ferveur, elle partageait vivement les souffrances de ces saintes âmes, et surtout cette privation de Dieu, après avoir joui un moment de sa présence, lui paraissait au-dessus de toutes les peines. Prières, jeûnes, aumônes, mortifications, tout leur était appliqué, surtout les indulgences qu'elle s'efforçait de gagner pour diminuer leurs souffrances et accélérer leur bonheur. Toute son ambition était de délivrer une de ces saintes âmes, afin qu'elle pût intercéder pour elle auprès de Dieu.

Mlle de Saint-Luc soupirait sans cesse après le moment de se consacrer au Seigneur. Elle répétait

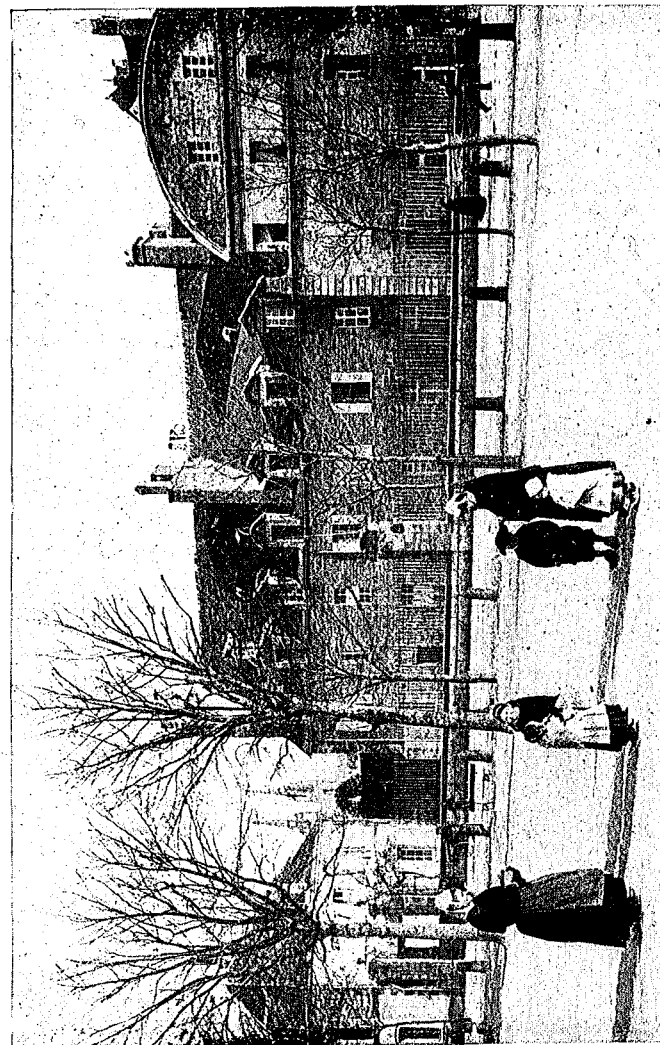
souvent les paroles du psalmiste : « Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu de vertu ! mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur. » Madame sa mère lui avait bien donné son consentement, mais Monsieur son père le retenait encore. Tout son bonheur était de se voir entouré de ses enfans, et il ne pouvait penser sans une vive douleur au moment de se séparer de sa fille chérie. Il avait trop de religion pour le lui refuser, mais il ne voulut le lui accorder qu'à vingt et un ans. Que de prières, de neuvaines, de pénitences et de larmes Mlle Victoire n'employa-t-elle pas pour obtenir de Dieu, qui tient tous les cœurs entre ses mains, de rendre celui de Monsieur son père favorable à ses vœux ! Elle voyait avec joie approcher le moment de se consacrer à Dieu pour jamais, et elle s'y préparait par la pratique de toutes les vertus.

Elle fit son noviciat d'un an dans la maison paternelle, comme c'est l'usage de cette société. Enfin arriva le jour heureux fixé par son saint oncle, 2 février 1782, où elle devait faire son sacrifice au Seigneur. Elle s'arracha du milieu d'une famille qu'elle aimait tendrement et dont elle était aimée de même. Elle rompit ces liens si doux et si chers ! tous la pleuraient : parens, amis, connaissances, les pauvres qu'elle avait soulagés, tous ces vieux serviteurs qui l'avaient vu naître. On voulut épargner des adieux trop touchans à son père. Le matin avant le jour, Mme de Saint-Luc, accompagnée de ses quatre filles, se rendit en silence à la maison de la Retraite. En

apercevant ces murs : « Voilà, dit M^{lle} Victoire, le lieu de mon repos et la maison que j'ai choisie pour ma demeure ! »

M^{me} de Saint-Luc demanda la supérieure et lui présentant sa fille : « Je viens, lui dit-elle, Mademoiselle, vous remettre entre les mains les prémices de ce que j'ai de plus cher au monde. » Cette sainte supérieure la reçut avec une extrême bonté. Elles passèrent de suite à la chapelle où M. l'évêque les attendait ; il revêtit sa nièce du saint habit, fit un discours touchant relatif à la circonstance, célébra la sainte messe, où toutes ces dames communiaient. M^{me} de Saint-Luc unit son sacrifice à celui de la sainte Vierge et offrit comme elle, avec courage et résignation, sa fille au Seigneur. Elle passa tout le jour avec ses enfans dans cette sainte maison et retourna le soir chez elle tâcher d'adoucir à son mari le premier sacrifice qu'ils venaient de faire.

Nous allons voir maintenant M^{lle} de Saint-Luc associée aux épouses de Jésus-Christ et à leurs glorieux emplois, travaillant au salut des âmes et tâchant par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses de se sanctifier de plus en plus.



QUIMPER : LA GENDARMERIE
Ancien couvent des Dames de la Retraite.

(Cliché Villard.)

II

SA VIE RELIGIEUSE

Pénétrée de la joie la plus vive d'habiter la maison du Seigneur, et d'être reçue au nombre de ses épouses, M^{lle} de Saint-Luc s'appliqua à remplir avec perfection tous les devoirs du saint état qu'elle venait d'embrasser. Cette qualité à laquelle elle avait osé aspirer dès l'âge le plus tendre, et dont l'espérance avait aidé sa faible raison à vaincre tous les penchans de la nature, venait enfin de lui être accordée. Ce titre, plus cher à son cœur que tous ceux que le monde estime, allait faire son bonheur en comblant tous les vœux de son âme. Elle suivait avec félicité le règlement de cette sainte maison, tout lui paraissait facile et agréable, elle pouvait dire avec le prophète : « J'ai marché avec joie dans la voie de vos commandemens, et vous avez dilaté mon cœur. » Peu après son entrée, il se donna une retraite bretonne; grâce à l'étude qu'elle avait faite de cette langue, à son heureuse mémoire, et surtout à son ardent désir de procurer la gloire de Dieu, elle put y travailler, et elle le fit avec le plus grand succès.

Ses compagnes sentirent de plus en plus la valeur du don que Dieu leur avait fait. Elles étaient en petit nombre alors, et d'une très mauvaise santé ; un tel renfort fut pour elles d'un grand prix.

Persuadée avec raison que les exercices de la retraite ne peuvent produire de fruits qu'autant que l'on est pénétré soi-même des vérités qu'on enseigne aux autres et qu'on les met en pratique, M^{lle} de Saint-Luc s'appliqua à exercer toutes les vertus. Dieu bénit tellement ses désirs et ses travaux, et donna une telle onction à ses paroles que, dès qu'elle ouvrait la bouche, tous les cœurs étaient touchés par la grâce du Saint-Esprit qui les animait. On ne l'appelait que la bonne, la sainte Victoire, tant était grande la vénération qu'elle inspirait à tous ceux qui l'entouraient. Le Seigneur la nourrissait du lait de ses consolations et des douceurs qu'on goûte à son service ; mais, il voulut aussi lui donner le pain des forts et purifier de plus en plus sa fidèle servante. Il permit que l'épreuve vint troubler les jours sereins, que les jours obscurs et nébuleux leur succédassent, le dégoût et la sécheresse à l'abondance des consolations.

Son ancien attrait pour les saintes rigueurs du Carmel se réveilla avec plus de force que jamais. Elle fut longtemps en proie aux combats les plus violents ; l'amour de son état dont elle sentait toute l'excellence et l'ardeur qu'elle avait pour la pénitence se combattaient violemment. Elle craignait de s'être fait illusion à elle-même et d'avoir manqué à sa vocation. Elle pensait que Dieu ne l'appelait point aux

sublimes fonctions de l'apostolat dont elle se reconnaissait indigne, et qu'elle eût dû se borner à prier sans cesse pour la conversion des pécheurs, à châtier son corps par la pénitence et à l'offrir en holocauste pour eux, à l'exemple de plusieurs saints. Ces pensées lui faisaient une telle impression que sa santé en était altérée. Elle redoubla ses prières, ses aumônes, ses communions pour supplier le Père des lumières de l'éclairer, n'ayant d'autre désir que de connaître et d'accomplir sa sainte volonté. Elle demanda et obtint la permission de faire une retraite particulière à cette intention.

Là, seule avec Dieu, il daigna parler à son cœur, dissiper lui-même ces troubles et ces orages, ramener le calme et la paix dans l'âme de sa servante, et elle se décida irrévocablement pour le saint institut qu'elle avait embrassé. Ce passage de l'Évangile : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que les autres ? Paissez mes agneaux, » et ces paroles de l'épître de saint Jacques : « Si un de vous s'égare du chemin de la vérité, et que quelqu'un l'y fasse rentrer, il sauvera son âme et couvrira la multitude de ses péchés, etc. » parlèrent si fortement à son cœur, qu'elle ne s'occupa plus qu'à se perfectionner dans la vie apostolique à laquelle le Seigneur avait daigné l'appeler.

Depuis cette époque sa ferveur se renouvela et son zèle pour le salut et la conversion des pécheurs prit de nouveaux accroissements. A l'exemple de Notre-Seigneur, les plus anciennes et les plus grandes

pécheresses étaient celles qui avaient le plus d'accès auprès d'elle : elle les recherchait dans les retraites, les attirait par le charme de sa douceur, et souvent les convertissait. Lorsqu'elle en avait l'espérance, sa joie était extrême. En travaillant par ses exhortations à les retirer du vice, elle leur donnait encore des secours pour les mettre à l'abri des occasions de rechute.

La pension que lui faisait sa famille était employée en bonnes œuvres; elle donnait tout ce qu'elle possédait, même ses habits et les choses qui lui étaient les plus nécessaires; c'était alors qu'elle croyait faire véritablement l'aumône, et qu'elle s'estimait heureuse de partager avec ses frères, les membres souffrants de Jésus-Christ. Elle avait l'esprit de pauvreté à un degré supérieur, son linge et ses robes étaient toujours rapiécés, et c'était pour elle un bonheur; elle eût manqué des choses les plus nécessaires si sa supérieure n'y eût mis ordre. Elle fut obligée de régler ses aumônes et de les lui faire faire avec discernement, car jugeant toujours les autres d'après elle-même et ne voyant dans tous que droiture et franchise, elle était la dupe de son cœur, et sa bonne foi fut bien souvent trompée.

Accoutumée chez ses parens à panser toutes sortes de playes, M^{lle} de Saint-Luc eût désiré continuer ces exercices de charité qui étaient si fort de son goût. Sa supérieure le lui permit d'abord à l'égard de quelques malheureux, mais comme le nombre en devenait trop grand, et que cela la détournait de ses autres

exercices, elle l'obligea à y renoncer; elle s'en dédommagea en faisant plus abondamment et avec plus d'ardeur l'aumône spirituelle, consolant et instruisant les malheureux. Elle avait encore une manière de la faire, c'était de prêter, donner et répandre des livres de piété. Elle le faisait avec un grand plaisir pensant avec raison que c'est un genre de prédication qui peut opérer beaucoup de bien. Dans les retraites il y avait souvent des jeunes personnes qu'on disposait à la première communion, et c'était M^{lle} de Saint-Luc qu'on chargeait de ce soin. A l'exemple de Notre-Seigneur, qui disait à ses disciples : « Laissez venir à moi ces petits », elle avait un attrait particulier pour ce premier âge de la vie, l'innocence et la candeur de ces enfans la charmaient, elle donnait tous ses soins à leur instruction afin de les préparer à faire cette sainte action.

Elle jouissait de leur piété et de leur ferveur, et en rendait à Dieu de vives actions de grâces.

Quand Mesdames ses sœurs venaient la voir avec leurs petits enfans, elle les recevait avec un extrême plaisir, leur faisait de petites instructions proportionnées à leur âge; puis elle faisait réciter des prières aux plus petits, prononcer le saint nom de Dieu et baiser de saintes images; ensuite elle les emportait dans ses bras à la chapelle au pied de l'autel, le leur faisait baiser, les offrait à Dieu dans toute la ferveur de son cœur, priait avec ardeur qu'ils conservassent leur innocence baptismale, et que quelques-uns d'eux imitassent le saint apôtre des Indes. Elle avait pour

ce grand saint tant de dévotion que, ne pouvant comme lui traverser les mers pour gagner les âmes à Dieu, elle souhaitait vivement que les personnes qui l'intéressaient pussent l'imiter en ce point. Pour ses petites nièces, elle désirait et demandait à Dieu la grâce que quelques-unes d'elles eussent le bonheur d'embrasser l'état religieux et le Seigneur a exaucé ses vœux.

M^{lle} de Saint-Luc avait aussi beaucoup d'attrait pour exhorter les mourans ; il y avait dans la maison une fille hydropique, elle la visitait souvent, l'encourageait, la consolait, lui adoucissait ses derniers momens, lui inspirait le désir du ciel, et cette bonne fille se trouvait fortifiée, consolée, quand M^{lle} Victoire était venue lui parler du bon Dieu.

C'était un bonheur pour elle quand l'époque des retraites approchait, surtout quand elles devaient être nombreuses (les bretonnes montaient quelque fois jusqu'à trois cents). La vue du travail ne l'effrayait point ; au contraire, elle le désirait. Elle redoublait alors de ferveur pour demander à Dieu qu'il inspirât à beaucoup de personnes le désir de faire la retraite. Pendant les huit jours qu'elle durait, elle priait sans cesse pour elles, et après, toutes ces dames réunissaient leurs prières pour demander avec ferveur la grâce de persévérance pour toutes les âmes que Dieu avait touchées de sa grâce.

Il était d'usage que ces demoiselles servissent à table les personnes qui faisaient la retraite ; elles en usaient aussi également à l'égard des ecclésiastiques

qui y travaillaient ; c'était des jours heureux pour M^{lle} Victoire, et la joie qui brillait dans ses yeux faisait assez connaître les sentiments de son cœur.

Elle regardait ces bonnes femmes comme ses sœurs en Jésus-Christ, peut-être plus agréables qu'elle à ses yeux, comme des âmes d'élite que le bon Pasteur ramenait à son bercail, et dont la ferveur allait le dédomager de leur éloignement. Ces pensées lui inspiraient une tendre charité, et un grand zèle pour le salut de leur âme. Quant aux pieux ecclésiastiques qui travaillaient aux retraites, c'était pour elle un honneur et un bonheur bien grand de les servir. Elle croyait partager en quelque sorte les fonctions de l'heureuse Marthe, en rendant quelques services aux saints ministres du Seigneur.

La bonté et l'égalité de son caractère faisaient le bonheur de ses compagnes, et son humilité se nourrissait des petites plaisanteries que lui attiraient ses fréquentes distractions ; elle y était très sujette, mais ses distractions même avaient toujours pour objet quelque chose de pieux, car elle ne perdait pas de vue la présence du Seigneur. Les momens, dont elle pouvait disposer, elle les employait à lire des livres choisis dont son saint oncle avait composé sa bibliothèque.

Elle employait le tems destiné au travail à faire de petits ouvrages d'adresse, à peindre même des tableaux d'église. Elle aimait à faire de pieux emblèmes et surtout des cœurs de Jésus ; elle méditait sans cesse les amabilités de ce divin cœur, elle avait une dévotion très tendre pour le saint sacre-

ment de l'autel, elle avait voulu, à l'exemple de quelques saints, multiplier ses visites, presque à toutes les heures du jour, surtout ceux où elle avait eu le bonheur de communier, et ses communions étaient devenues très fréquentes. En remplissant ses différens offices lorsqu'elle pouvait passer près de la chapelle, elle y entrait pour saluer son Bien Aimé, l'adorer, lui recommander les pauvres pécheurs, car c'était sa dévotion favorite, et sa charité la portait toujours à prier plus pour les autres que pour elle-même. Elle laissait son cœur en dépôt au pied des autels lorsqu'elle était forcée d'être ailleurs, et s'écriait dans toute la ferveur de son âme avec le prophète : « Vos autels, ô mon Dieu, vos autels soient ma demeure, ô mon Roi, et mon Dieu ! »

Il y avait à peu près huit ans qu'elle était à la retraite, lorsqu'elle tomba assez dangereusement malade ; on en attribuait la cause au peu de précautions qu'elle prenait en peignant à l'huile, et à d'imprudentes austérités, car son amour pour la pénitence l'emportait toujours au delà des bornes. Sa complexion, toute forte qu'elle était, n'y put résister. Son mal dégénéra en fièvre tierce, et elle tomba dans un état de langueur qui donna les plus vives inquiétudes. Son esprit de renoncement et de sacrifice et son amour pour ses saintes règles la portèrent à refuser la permission qui lui fut offerte d'aller changer d'air chez ses parens, quoi qu'elle les aimât avec beaucoup de tendresse ¹.

¹ Cette permission ne s'accordait que très rarement et pour des cas graves.

Parfaitement soumise à la volonté de Dieu, on ne l'entendit jamais proférer une plainte pendant plus d'un an de souffrances et elle ne témoignait de répugnance que pour accepter les adoucissemens nécessaires à ses maux. Les douleurs aiguës succédèrent à cette espèce de marasme, elle se plaisait à les augmenter par des mouvemens violens et un exercice forcé, ce qui lui procura des sueurs abondantes, qui lui devinrent salutaires.

Le Seigneur qui la destinait à souffrir de plus grands tourmens pour son nom lui rendit la santé ; elle s'en servit pour le glorifier avec un redoublement de ferveur et d'amour, en reprenant tous les saints exercices qu'elle avait été forcée d'abandonner, s'employant avec un nouveau zèle à l'instruction et à la conversion des pécheurs, s'attachant à faire toutes ses actions avec ce degré de perfection qui touche le cœur de Dieu, afin de parvenir au degré de grâce qu'il lui destinait.

Quelque tems après, un violent cours de petite vérole eut lieu à Quimper ; elle ne l'avait jamais eue, mais sans crainte pour elle-même, sa charité la porta à aller voir et consoler celle de ses sœurs qu'elle aimait si tendrement ; cette dame venait de perdre un de ses fils de cette cruelle maladie, et l'avait gagnée elle-même en soignant ses autres enfans. M^{lle} de Saint-Luc ne tarda par à prendre cette maladie ; elle fut couverte d'une affreuse petite vérole, son corps ne formait qu'une playe, et elle surabondait de joie en pensant qu'elle avait quelque ressemblance avec

Notre-Seigneur dans sa flagellation. Sa maladie fut longue et douloureuse ; toujours calme et tranquille, son extérieur annonçait les saintes délices que goûtait son cœur. Elle s'offrait sans cesse à Dieu en holocauste pour obtenir la conversion des pécheurs. Comme son confesseur ordinaire ne l'avait point eue, elle ne voulut point s'adresser à lui dans cette occasion, elle choisit alors pour guide un chanoine de Quimper, frère d'une de ses compagnes, M. l'abbé Gillard de l'Archantel ¹.

Ce saint prêtre possédait la science des élus, la connaissance de Jésus-Christ crucifié, il s'attacha à le faire connaître et rechercher de plus en plus à la malade, par les voies de la soumission et de l'obéissance ; il avait la charité de la venir voir tous les jours, de l'exhorter, de l'encourager ; de ce moment elle comprit plus parfaitement que jamais le mérite de l'abnégation et des sacrifices intérieurs, et au lieu de refuser les petits soulagemens que la nature réclame, elle les recevait, et même les demandait, avec humilité et simplicité. Ce renoncement à sa propre volonté devint sa vertu favorite, et elle ne laissait échapper aucune occasion d'en faire des actes. Elle

¹ Ce respectable ecclésiastique, d'une de ces familles qui font la gloire de leur pays, et où la vertu semble héréditaire, avait quatre sœurs religieuses, dont deux, demoiselles de la Retraite ; il était lui-même une des lumières et l'ornement du chapitre de Quimper ; forcé de quitter sa patrie il rejoignit le saint évêque de Dol, l'accompagna à son retour en France, et victime de son zèle et de sa charité, il périt à ses côtés et avec lui, en héros chrétien, à Vannes, après la malheureuse affaire de Quiberon.

remerciait sans cesse le Seigneur de la grâce qu'il venait de lui faire ; en effet cette maladie lui fit pratiquer les actes de plusieurs excellentes vertus, enrichit son âme, et grossit son trésor pour le ciel.

La Révolution qui arracha M^{lle} de Saint-Luc et ses saintes compagnes de leur pieux azile, et qui éclatait déjà de toute part, ne tarda pas à leur en faire ressentir plus particulièrement les effets. Sa convalescence fut très longue, et elle gardait encore la chambre lorsqu'on vint signifier aux dames de la Retraite qu'il fallait opter entre le serment ou l'abandon de leur maison ; ce fut le 2 juillet 1791. Elles implorèrent le secours de Marie, et Dieu leur accorda la force de confesser la foi. Elles refusèrent le serment réprouvé par l'Église, et ce fut à elles qu'on s'adressa d'abord avant de le demander aux religieuses du Finistère. Un des commissaires du district observa que M^{lle} de Saint-Luc était absente, que personne ne devait répondre pour elle : on monte sur-le-champ dans sa chambre, on lui propose le serment : *Je signerai mon refus de mon sang !* s'écria-t-elle aussitôt, et ses paroles devinrent une véritable prophétie à son égard.

On chassa, huit jours après, ces dames de leur paisible demeure ; elles se retirèrent au Calvaire chez les religieuses bénédictines, s'estimant heureuses de souffrir persécution pour la justice.

M^{me} de Saint-Luc et les deux plus jeunes de Mesdemoiselles ses filles vinrent rejoindre leur chère Victoire dans cette sainte maison ; elles y passèrent

plusieurs mois et édifièrent toute la communauté par leurs vertus peu communes. Elles ne se dissimulèrent aucun des dangers que l'avenir semblait leur préparer, mais elles savaient aussi qu'il n'y a qu'un pas du calvaire au ciel. (Cette pensée est d'un pieux auteur de nos jours.) Et elles se disaient avec le roi prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que pourrai-je craindre ? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui me fera trembler ? » M^{me} de Saint-Luc, surtout, édifiait les religieuses même par sa pieuse résignation ; dans les prières qu'elle faisait en commun avec ses filles, elle demandait tous les jours à Dieu l'esprit de renoncement, de sacrifice et particulièrement l'esprit du martyr si Dieu les en favorisait.

M^{lle} de Saint-Luc consacrait à la peinture tous les momens dont elle pouvait disposer, son ardent amour pour le sacré Cœur de Jésus la porta à faire un grand nombre d'emblèmes représentant ce divin cœur ; elle en distribuait à ses parens, à ses amis, afin de propager cette salutaire dévotion. Le médecin Trémarié étant entré chez ces dames pour voir une malade, la trouve dans cette occupation. M^{lle} Victoire lui offre une de ces images, il l'accepte, et en demande une autre pour son frère, commandant un vaisseau à Lorient. Elle la lui donne en lui disant de recommander à Monsieur son frère d'y mettre sa confiance, que c'était le moyen d'attirer sur lui les bénédictions du ciel. Le docteur le lui promet. M^{me} de Saint-Luc et ses deux filles quittèrent le Calvaire peu de temps après cette conversation. M^{lle} Victoire les

suivit, et ces dames restèrent en surveillance à Quimper ; au bout de quelques mois, on leur permit de retourner à leur terre du Bot. Leur séjour y fut troublé par des inquiétudes presque continuelles, des menaces effrayantes, des visites domiciliaires très fréquentes, et autres choses de ce genre.

A la peine particulière qu'éprouvait M^{lle} de Saint-Luc de voir sa famille en butte à la persécution, se joignait la douleur qu'elle ressentait des maux qui affligeaient l'État et l'Église de France en particulier. La dispersion de ses ministres, la persécution ouverte et particulière qu'ils éprouvaient, lui faisaient verser devant le Seigneur des larmes amères, mais, ce qui mit le comble à cette douleur fut la défection de quelques-uns d'entre eux. Elle eût voulu comme l'apôtre se faire anathème pour ses frères, et laver leur faute dans son propre sang.

Elle demandait pour eux dans ses ferventes prières la force de confesser la foi. Comme Moïse sur la montagne pendant que ses frères combattaient, elle levait les yeux au ciel et priait sans cesse pour eux. Le zèle qu'elle ressentait pour la gloire de Dieu et le salut de leurs âmes la dévorait. Elle ne put résister au désir d'écrire à un ecclésiastique qu'elle connaissait particulièrement et dont le serment l'avait profondément affligée ; elle n'osa pourtant le faire de son propre mouvement, elle consulta et on le lui permit. Cette lettre était pleine d'onction, de force et même d'éloquence. Elle lui remettait sous les yeux le sort du malheureux soldat de Sébaste, qui renonça lâche-

ment à la couronne, au moment de l'obtenir, elle l'exhortait fortement à retourner au combat avec une nouvelle ardeur. Quelques exemples, d'heureuses citations, des réflexions touchantes composaient cette lettre. Les personnes qui la virent en furent profondément attendries, et assuraient qu'on ne pouvait résister à la douceur et en même temps à la force de ses raisonnemens. Dieu toucha cet ecclésiastique de sa grâce; il abjura l'erreur, et mourut dans la foi catholique. Prenant les sentimens du grand saint Cyprien, et imitant, autant qu'il était en elle, ce grand évêque écrivant aux chrétiens de Carthage et aux confesseurs détenus pour la foi, comme lui, elle profitait de sa liberté pour écrire à ses parens, à ses amis et les prémunir contre le venin de l'erreur. Elle les encourageait par la pensée du ciel, la brièveté de la vie, les exemples des saints et de Notre-Seigneur en particulier, chef et modèle des prédestinés, à être prêt à tout endurer et souffrir pour la gloire de son nom et le salut de leurs âmes. Sa sollicitude et sa tendre charité s'étendaient à tous; elle souffrait avec les uns, se réjouissait avec les autres, et les portait tous dans son cœur.

Un grand nombre de généreux ecclésiastiques qui avaient préféré la prison, les peines de l'exil et la mort même au serment, étaient détenus à Quimper dans un même lieu, attendant le moment d'être déportés: M^{lle} de Saint-Luc leur écrivit une lettre longue et touchante, remplie de sentimens dignes des premiers siècles de l'Église. Elle les congratulait sur

la fermeté de leur foy, et sur le bonheur qu'ils avaient d'être jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ; elle les encourageait comme l'apôtre à endurer avec joye ce moment de courtes et légères tribulations qui devait opérer en eux un poids immense de gloire éternelle. Son cœur s'épanchait, en s'entretenant avec eux de ce torrent de délices, et surtout de cette possession de Dieu qui surpasse toute parole et tout sentiment qui doit récompenser les peines de ses fidèles serviteurs. Elle était semblable à un généreux athlète se préparant au combat, qui envie déjà le sort de ses compagnons entrés avant lui dans l'arène et dont la vue de la gloire et des couronnes irrite le courage.

On regrette que ces lettres n'aient pu être conservées, elles seraient un monument de la piété de cette sainte fille, de la vivacité de sa foi, de la fermeté de son espérance, de son amour pour les souffrances et de sa tendre et ardente charité.

M^{lle} de Saint-Luc conservait, dans ces jours mauvais, le calme et la sérénité de son âme, ne se troublait de rien, partageait son tems entre la prière, les œuvres de charité, les pieuses lectures, quelques lettres à ses amies, et le travail. Elle édifiait, glorifiait ses parens et tous ceux qui l'entouraient.

Un an se passa de la sorte, mais aussitôt après la mort de Louis XVI, toute la famille fut rappelée en surveillance à Quimper, où elle demeura jusqu'à la fin d'août. Ce fut pendant ce séjour, dans le courant de juillet, qu'on vint chercher M^{lle} de Saint-Luc pour

comparaître devant un interrogatoire; elle n'en pouvait deviner le motif, ses parens en furent fort alarmés.

Après quelque préambule, on lui demanda pourquoi elle faisait des emblèmes du cœur de Jésus. Elle répondit qu'étant religieuse on ne devait pas être étonné qu'elle fit des images de piété, etc. L'interrogatoire fut long, et on la retint plusieurs heures. Elle ne se déconcerta point, répondit à tout avec sagacité et présence d'esprit; sa bonne foi, sa franchise parurent persuader, et on crut que la chose en resterait là. Elle revint rassurer sa famille inquiète et affligée, raconta gaiement ce qui venait de se passer et tous crurent ne pas devoir s'en alarmer davantage, regardant cette affaire comme terminée¹.

Vers la fin d'août 1793, on permit à M. et M^{me} de Saint-Luc de retourner au Bot avec leurs enfans. Hélas! ce fut pour la dernière fois. Ce bon père, qui dans le courant de l'été avait déjà été séparé de sa famille et souffert une pénible arrestation de deux mois, se réjouissait de lui être remise, et se flattait de pouvoir, après tant d'orages, goûter quelque repos. M^{me} de Saint-Luc ne s'abusait pas sur ce point; elle profita de la permission qu'on lui donna de retourner

¹ Les deux frères Trémaria avaient été arrêtés depuis plusieurs mois, et tous leurs papiers saisis; ils étaient au moment de partir pour Paris; ils y furent envoyés et y périrent. Leur correspondance les y accompagna; quoique composée en grande partie de lettres très insignifiantes, elle fut très scrupuleusement examinée. Deux de Mesdames leurs sœurs et plusieurs personnes qui y étaient nommées, dont M^{lle} de Saint-Luc était du nombre, furent ensuite mandées à la Conciergerie quelques mois après, et y subirent le même sort.

dans ces lieux qui devaient lui être si chers; mais, elle revit avec indifférence et les plus tristes pressentimens cette demeure où elle avait passé les premières années de sa vie, où depuis près de vingt ans encore elle avait joui au milieu de sa famille du bonheur le plus doux qu'on puisse goûter sur la terre, celui que procure la vertu, où elle avait essuyé tant de larmes, fait tant d'heureux. Elle s'y regardait comme une étrangère, et dans un lieu d'emprunt, elle ne pouvait croire qu'elle fût chez elle, comme elle le disait à ses filles et n'y commandait plus qu'avec répugnance.

A peine furent-ils de retour qu'on parla de nouvelles arrestations plus sérieuses que les premières, faites en divers lieux. On désignait Carhaix, Morlaix, et plusieurs autres villes. Ces visites domiciliaires recommencèrent, et avec elles, les bruits les plus alarmans, les menaces les plus sinistres.

Six semaines environ se passèrent dans les agitations et les incertitudes. M^{lle} de Saint-Luc et sa vertueuse mère se préparaient à tout, encourageant tout ce qui les entourait et se soumettant sans réserve à tout ce qui plairait à Dieu d'ordonner de leur sort. La ressource des sacremens leur était interdite, elles y suppléaient par leurs désirs et la ferveur de leurs prières, et Dieu les fortifia de sa grâce. M^{me} de Saint-Luc travaillait à rompre ses attachemens les plus légitimes, réglait toutes ses affaires, mettait tout en ordre, s'attendant à faire bientôt un voyage qui serait peut-être suivi pour elle par celui de l'éternité.

M^{lle} M. et M^{me} de Saint-Luc n'étaient point nommés

dans les lettres de MM. Trémaria, mais des malveil-lans voyant M^{lle} Victoire de Saint-Luc compromise dans cette affaire, et détenue à la prison criminelle de Quimper, crurent l'occasion favorable pour perdre ses parens, et en profitèrent; ils dressèrent une dénonciation et extorquèrent la signature de douze de leurs vassaux (gens qu'ils avaient comblés de biens). Cette pièce fut envoyée à Paris; elle ne tarda pas à avoir son effet, ils reçurent un mandat d'arrêt de Fouquier-Tinville, pour rejoindre leur fille à Quimper et être conduits avec elle à la Conciergerie.

M. et M^{me} de Saint-Luc avaient leurs deux fils émigrés, leur maison avait été le refuge des ministres du Seigneur dans ces tems de calamités, et leurs pieuses largesses avaient aidé plusieurs à quitter leur patrie. Ils avaient en outre écrit plusieurs lettres en leur faveur, entre autres à l'évêque de Bilbao pour lui recommander soixante-quatorze de ces généreux confesseurs¹ qu'on prévoyait devoir débarquer dans son diocèse. Les réponses à ces lettres avaient été interceptées. Toutes ces choses étaient des crimes aux yeux de ceux qui gouvernaient alors.

M. de Saint-Luc ne fut pourtant prévenu dans son acte d'accusation que d'avoir entretenu correspondance avec Monsieur son frère, évêque de Quimper, mort depuis le 30 septembre 1790; M^{me} de Saint-Luc d'avoir des fils émigrés et M^{lle} Victoire d'avoir été religieuse.

¹ Partis du château de Brest où ils avaient passé plusieurs mois et souffert toutes les rigueurs d'une dure captivité.

III

SON SÉJOUR DANS LES PRISONS, SA MORT

Ce fut le 10 octobre 1793 qu'un détachement de gendarmes se rendit au Bot, pour enlever toute la famille et la conduire à Carhaix. Elle n'était composée dans ce moment que de quatre personnes : M. et M^{me} de Saint-Luc, M^{lle} Victoire et M^{lle} Euphrasie, la plus jeune de leurs filles. On avait d'abord menacé ces dames de la prison du Faou, et que M. de Saint-Luc serait conduit à Carhaix. L'idée de cette séparation était déchirante surtout dans ce moment pour des cœurs toujours si tendrement unis. Les gendarmes pénétrèrent d'abord dans l'appartement du respectable chef de la famille que des douleurs journalières retenaient sur un lit de repos. Ils annoncent qu'ils sont chargés de les conduire tous à Carhaix. A ces mots on respire, et ces dames se trouvent heureuses de n'être pas séparées du chef de la famille. Les ordres étaient précis, il fallait partir de suite; les apprêts de ce triste voyage ne furent pas longs. Tous les soins se portèrent à trouver un attelage tel que le

pouvait supporter M. de Saint-Luc, que le mouvement faisait beaucoup souffrir. Les sanglots retentirent bientôt dans toute la maison, de vieux et fidèles serviteurs pleuraient amèrement des maîtres chéris, dont ils allaient être séparés peut-être pour jamais. En quittant le château, de tous côtés, de bons villageois faisaient éclater leur douleur et leurs regrets pour des seigneurs bien aimés, ce qui contrastait avec la gayeté des conducteurs qui ne cessaient de chanter des couplets à la sans-culotte et autres choses de ce genre. Les voyageurs priaient ensemble, se résignaient, acceptaient la croix qui leur était offerte, quelque pesante qu'elle fût.

Arrivés à l'entrée de la nuit à Châteaulin, on voulait les faire coucher à la prison, lieu extrêmement étroit, qui pouvait contenir six hommes à l'aise, et où étaient entassés vingt-quatre voleurs ou assassins. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils obtinrent de rester à l'auberge. Le lendemain on se rendit à Carhaix. En apercevant cette ville, hôtel des captifs, leurs cœurs s'émurent et leurs esprits se remplirent de noires réflexions. M^{lle} Victoire et sa vertueuse mère se fortifièrent mutuellement, adorèrent la main de Dieu, et chacun s'écria intérieurement : *O Crux, ave !* On les avait empêchés de rien emporter pour leur utilité ou commodité, les assurant que la maison était préparée pour les recevoir, et qu'on n'y manquerait de rien, mais depuis la sortie des Dames hospitalières qui l'habitaient elle avait servi de caserne, ce qui l'avait entièrement dégradée, et les appartements de

la plus grande malpropreté n'offraient à des voyageurs fatigués ni chaises ni table, pas même un méchant grabat. Une soupe qu'on put se procurer avec peine, un morceau de pain sec, et une cruche d'eau d'emprunt, composèrent le premier repas, servi sur la terre nue.

Cette famille fut une des premières qui habitèrent cette maison, qui, quoique très vaste, en moins d'un mois, se trouva tellement peuplée que tous les coins et recoins en étaient habités. Il s'y trouvait réuni des gens de tous pays (français, anglais, espagnols, etc.), de tout état, de tout âge, de toute opinion, de toute religion; il y en eut même qui n'en avaient aucune. Les détenus y éprouvèrent tous les genres de dénue-ment et de vexations; ils manquèrent du plus absolu nécessaire; sans cesse on faisait des visites les plus effrayantes, et on leur enlevait pour leurs frères d'armes (disait-on) les choses de première nécessité; plusieurs fois on fit, au club, la motion de les égorger. Menacés du feu qui prenait continuellement dans les cheminées qu'on refusait de ramoner, on les assurait qu'on les laisserait brûler. Ils manquaient continuellement de vivres, même de pain et d'eau, ils n'en avaient que de mauvaise qualité. L'humidité, la pluie, le froid, le vent, l'air épais, tout pénétrait dans leur triste demeure et conspirait contre eux. La maladie enleva plusieurs personnes, quelques-unes, sans qu'elles pussent obtenir ni remèdes, ni médecins, ni aucun secours spirituel.

M^{lle} de Saint-Luc pratiqua dans cet affreux séjour

toutes les vertus : douceur, patience, résignation, zèle pour le salut des âmes ; comme l'apôtre, elle se faisait toute à tous, pour les gagner à Jésus-Christ ; dans le dénuement qu'elle éprouvait, son ingénieuse charité lui faisait encore trouver le moyen de soulager les indigens et de partager son pain avec eux. On admirait sa gayeté, sa sérénité, son égalité d'âme. Elle s'occupa même avec Mademoiselle sa sœur à composer le journal de leur séjour dans cette arrestation, et quelque tristes que fussent les faits qu'elles avaient à raconter, elles ont répandu, dans ce petit ouvrage, beaucoup d'intérêt, de gayeté et d'enjouement. M^{lle} Victoire rendait la vertu aimable et inspirait le désir de la pratiquer. Elle convertit un jeune homme, qui se vantait d'être athée, et que son titre de religieuse avait prévenu contre elle. Elle le scût, lui adressa de fort jolis vers ; il y répondit et cette petite lutte de littérature finit par sa conversion. D'autres, touchés de la grâce et admirant une religion qui produit tant de vertus, changèrent de vie, et en ont mené depuis une très chrétienne. M^{lle} de Saint-Luc passa trois mois et demi dans cette maison, mais se trouvant impliquée dans une affaire qu'on croyait terminée¹, et dont la haine pour la religion était l'objet, on vint la chercher, le 2 février 1794. Elle fut arrachée des bras de ses parens, et conduite à la prison criminelle de Quimper ; ce fut pour elle une grande douleur de se séparer de sa famille, sans avoir presque l'espé-

¹ Celle de M. Tréméria.

rance de la revoir ; les circonstances malheureuses où on se trouvait alors ne lui laissaient que trop entrevoir quelle serait l'issue de ce voyage. Pénétérée par le vent et la pluie, à cheval entre deux gendarmes, elle comparait tristement ce jour avec celui où, douze ans auparavant, accompagnée de sa pieuse mère, de son saint oncle, elle s'était consacrée à Dieu dans son saint temple. Elle se résignait à sa volonté sainte, adorait ses décrets et s'unissait à Jésus-Christ, portant sa croix, marchant vers la montagne du Calvaire. La mort qu'elle prévoyait ne l'effrayait point, le martyre avait été toujours l'objet de ses vœux. On la conduisit directement à la prison, et elle fut logée dans la même chambre où se trouvaient réunis douze jeunes marins anglais alors prisonniers, des femmes détenues pour vol et autres crimes, et quelques autres prisonniers. Quelle société pour une religieuse ! On lui permit, les premiers jours, de voir les personnes qui la demandaient, mais cette permission ne fut pas de longue durée ; on appréhenda un mouvement parmi le peuple, elle en était tant aimée ! Le souvenir de sa famille était si cher, la mémoire de son saint oncle tellement révéérée, qu'on craignit qu'il ne se portât à quelque extrémité, et on la séquestra absolument. Les personnes qui l'avaient vue ne pouvaient revenir de son air calme et serein, de la paix et de la tranquillité peintes sur son visage : on eût cru qu'elle était dans sa propre maison, entourée de toutes les comodités, et elle manquait de tout ; on en revenait étonné, confondu. Ses traits avaient

quelque chose de céleste et qui portait à la vertu. Celle de ses sœurs en qui elle avait toujours eu tant de confiance se trouvait libre, la seule de sa famille qui le fût alors, et habitait une petite campagne à trois lieues de Quimper.

A la nouvelle de l'emprisonnement de cette sœur chérie, elle pensa mourir de douleur, mais réunissant tout son courage, elle vola auprès d'elle. Elle eut le bonheur de fléchir le geôlier, intraitable pour tant d'autres, et de pénétrer dans cette triste demeure. Quelle pénible et douloureuse entrevue, quelle circonstance pour se réunir ! Après les premiers momens de sensibilité accordés à la nature, M^{lle} de Saint-Luc, dont l'âme forte et grande voyait tout en Dieu, fortifia le courage de sa sœur par ses discours et lui fit presque partager le bonheur qu'elle éprouvait d'être prisonnière pour Jésus-Christ ; comme l'apôtre elle se glorifiait de ce titre qui lui était plus cher que tous ceux qu'on estime dans le monde. Elle passa plus de deux mois dans cette prison, et y édifia, consola, fortifia tout ce qui l'entourait. On la regardait avec respect, on la révérait. Le geôlier l'appelait l'ange de sa maison. Quoiqu'on ne la laissât voir presque personne, elle était pourtant si peu surveillée qu'elle eût pu facilement s'évader, comme elle l'a dit plus d'une fois à sa sœur, mais elle ne voulut jamais le tenter, quoique ses amies l'y engageaient, crainte de compromettre son geôlier, et pour ne pas perdre la couronne du martyr qui semblait lui être offerte. Comme l'apôtre, elle regardait la mort comme un gain, et

désirait avec ardeur d'être réunie à Jésus-Christ.

Que de souffrances M^{lle} de Saint-Luc n'eut-elle point à endurer dans cette prison ! Je n'entrerai point dans le détail de l'horrible malpropreté et de l'infection qui y régnait, ainsi que des injures, des grossièretés et des insultes qu'elle reçut, tant des commissaires qui visitaient souvent cette maison, que de quelques prisonniers à la chaîne et des nouveaux venus, et que son titre de religieuse lui attirait. Que n'eut-elle point à souffrir de la brutalité de deux femmes entre autres avec qui elle avait partagé ce qu'elle avait encore, et s'était dépouillée en leur faveur du linge qui lui était le plus nécessaire ! (Elle se passait de chemise pour les en vêtir.) Après lui avoir volé de petits effets qui lui restaient, elles la battirent cruellement plusieurs fois ; elle souffrit avec patience cet indigne traitement ; à l'exemple des saints apôtres, son cœur surabondait de joie de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ. Elle se garda bien d'en parler ou de s'en plaindre, et on l'eût ignoré sans le témoignage du geôlier et les meurtrissures, les contusions qu'elle ne put cacher¹.

Elle se trouva heureuse de pouvoir suivre, à la lettre, le précepte de l'Évangile à l'égard de ces femmes, en rendant le bien pour le mal, car, l'une d'elles étant tombée malade, elle la veilla, la soigna, et lui rendit les services les plus humilians avec une charité inexprimable.

¹ Elle eut le visage tout déchiré et un bras presque démis.

Il y avait aussi dans cette prison un pauvre marchand de sel, qui dans une émeute avait été saisi pour avoir crié : *Vive le roy !* Ce malheureux était attaqué d'une dyssenterie violente, et abandonné de tout le monde, par la puanteur qui s'en exhalait. M^{lle} de Saint-Luc se fit sa garde-malade, lui faisait prendre (ainsi qu'à d'autres détenus) les alimens que des personnes amies et charitables lui envoyaient, et ne faisait usage pour elle-même que du pain grossier qu'on leur donnait pour subsister. Elle rendit à ce pauvre malade les services les plus bas, et les plus pénibles. Il avait des insomnies ; elle passait les nuits près de lui, l'instruisait, l'encourageait, lui parlait de Dieu, et lui faisait sentir et comprendre le bonheur des souffrances.

Il fut impossible d'obtenir qu'on transportât à l'hôpital cet homme, dont la maladie était contagieuse, et il resta longtemps dans cette prison.

M^{lle} de Saint-Luc désirait vivement retirer du séminaire le portrait de son saint oncle qu'elle avait peint elle-même (cette maison était employée à des usages profanes). Une personne amie vint à bout de le lui procurer. Dès qu'elle l'aperçut, elle se jeta aussitôt à genoux, le remerciant avec tendresse et effusion de cœur de lui avoir obtenu la grâce du martyr qui avait été toujours l'objet de ses vœux, persuadée que c'était à son intercession qu'elle devait cette faveur.

Elle demandait tous les jours à Dieu la grâce de rencontrer un prêtre catholique et d'avoir le bonheur

de se confesser avant de mourir ; il y avait plusieurs mois qu'elle était privée de tous secours spirituels. Elle achevait une neuvaine qu'elle venait d'adresser à saint François-Xavier à cette intention, lorsque la Providence lui en fournit les moyens, en lui envoyant un ange pour la fortifier, comme autrefois à Jésus-Christ même dans le jardin des Olives. Le saint curé de Lababan, paroisse des environs de Quimper, ayant été trouvé dans l'azile où il s'était réfugié, fut pris et renfermé dans cette même prison, une cloison les séparait. Le geôlier permit qu'on enlevât une planche. M^{lle} de Saint-Luc eut le bonheur de le voir, de se confesser, de s'édifier avec lui ; ils s'exortèrent mutuellement à la mort, que ce digne ecclésiastique souffrit courageusement peu de jours après, ayant mieux aimé périr que de sauver sa vie par un mensonge, comme l'y engageait un de ses juges, en se donnant un peu plus d'âge qu'il n'en avaient effet.

M^{lle} de Saint-Luc s'occupait dans ce triste séjour, avec un air d'aisance, de liberté et de dégagement, comme si elle eût été chez elle ; elle prenait quelquefois l'air dans une cour infecte ; on eût dit qu'elle était dans un jardin délicieux. Madame sa sœur ne pouvait rester constamment auprès d'elle, rappelée par un enfant de quatre mois malade qu'on ne pouvait transporter et qu'elle nourrissait ; elle n'y venait qu'une fois la semaine y passer un jour et retournait auprès de ses enfans, mais dans les courts instans qu'elle eut encore le bonheur de voir sa sœur, elle

jouit du spectacle touchant de ses vertus qui ne s'effaceront jamais de sa mémoire.

Son cœur était rempli de tendresse pour ses parens; elle s'occupait de tous et de chacun en particulier; elle disait à sa sœur : « Je voudrais séparer ma cause de celle de mes parens et de mes amis, je suis pénétrée de la peine qu'ils éprouvent à mon occasion; voilà tout ce qui me touche, car pour moi je suis trop heureuse de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ, mon sort est digne d'envie, j'entrevois le bonheur que j'ai toujours désiré. » Elle partageait les sentimens du grand apôtre chargé de chaînes, de saint André à la vue de la croix et de saint Jacques marchant au martyre. On ne pouvait l'entendre sans éprouver quelque chose de ses sentimens sublimes. Au milieu du bruit continuel de la prison elle s'était fait, comme sainte Catherine, un oratoire au fond de son cœur. Elle faisait ses prières à des heures réglées, employait le reste du tems à faire des ouvrages de piété, des reliquaires et autres petits ouvrages, qu'elle destinait à ses parens et amis. Elle écrivait souvent et quelques fragmens de ses écrits qu'elle remit à sa sœur respiraient la plus tendre et la plus solide piété. Son amour pour Dieu s'y peint en traits de flammes et toutes ses autres vertus : abnégation, humilité, haine de soi-même, amour des souffrances, désirs du ciel, horreur du péché, douleur de le voir commettre, etc. Elle fut pendant un mois incertaine de son sort, mais un mandat d'arrêt de Fouquier-Tinville lui apprit qu'elle était destinée à la Concier-

gerie. Elle reçut cet ordre avec soumission et résignation et se prépara à ce douloureux voyage dont elle ignorait encore le moment; elle passa un mois dans cette attente ¹.

Il y avait environ huit jours qu'il avait circulé dans la prison qu'on devait aussi y conduire M. et M^{me} de Saint-Luc; ce bruit avait pénétré M^{lle} Victoire de douleur et d'inquiétude, mais il paraissait s'assoupir. Un jour que Madame sa sœur venait d'arriver et qu'elles s'entretenaient ensemble, avec une espèce de gayeté et se félicitaient de ce que ces bruits allarmans n'avaient point eu de suites, on entend tout à coup une certaine rumeur dans la maison et la voix tonnante du geôlier qui dit : *M^{lle} de Saint-Luc, voilà votre papa et votre maman qui arrivent!*

Quel coup de foudre pour ces deux sœurs! Elles volent et aussitôt rencontrent M^{me} de Saint-Luc sou-

¹ M^{lle} Victoire écrivait aussi souvent de sa prison à une de ses compagnes, dépositaire depuis longtemps de ses plus secrètes pensées. Ses lettres ne respiraient qu'amour de Dieu et désir du martyre; elle lui parlait aussi des combats que la nature lui livrait, mais dont la grâce lui fit triompher. Elle envoya à son amie en témoignage de son tendre attachement une bague de ses cheveux et un reliquaire qu'elle avait fait dans cet affreux séjour; elle se recommandait à ses prières et lui promettait de ne pas l'oublier auprès de Dieu, si elle avait le bonheur de répandre son sang pour le cœur de Jésus objet de son ardent amour et unique cause de son emprisonnement.

Lorsque ces dames se sont réunies par vénération pour elle, et pour conserver un précieux souvenir de la cause de sa mort, elles ont pris le nom de filles du Sacré-Cœur et portent au cou pendant sur leurs poitrines un cœur d'argent comme plusieurs religieuses portent une croix.

tenue par deux personnes qui l'aident à monter le long et pénible escalier ; suivait M. de Saint-Luc, porté sur un brancard. On les avait trainés de l'arrestation de Carhaix, et le respectable vieillard, âgé de soixante-quatorze ans, depuis plusieurs années affligé de douleurs de rhumatisme, ne pouvait marcher. Ces deux dames se jettent à leurs pieds, toutes tremblantes, baisant leurs mains qu'elles arrosent de leurs larmes, et ne peuvent proférer une parole. Cette scène muette dura quelques instants. M. de Saint-Luc mêlait ses larmes à celles de ses filles et les embrassait tendrement. « Mes chers enfans, leur dit-il, ce n'est pas votre position qui fait couler mes pleurs, mais uniquement la joye que j'éprouve de vous revoir encore avant de mourir. » M^{me} de Saint-Luc ne pleurerait pas, son âme grande et forte lui faisait maîtriser tous les sentimens de la nature. « Relevez-vous donc, mes chères filles, leur dit-elle, ne pleurez pas sur notre sort, ne sommes-nous pas trop heureux de partager les prisons et les chaînes des confesseurs de Jésus-Christ? Nous avons souvent admiré ensemble les combats et les triomphes de ses disciples, réjouissons-nous d'être trouvés dignes de souffrir quelque chose pour son nom. Élevons nos regards et nos âmes vers le ciel. Voici pour nous le moment du combat, rendons-nous dignes de la victoire et préparons-nous à souffrir tout ce qu'il plaira à Dieu, pour mériter cette récompense. »

Il se fit un silence profond pendant cette scène touchante, tous les prisonniers étaient muets d'étonne-

ment ; les douze jeunes Anglais restèrent immobiles, ils ne pouvaient comprendre ce qu'elle signifiait, ils en devinèrent pourtant une partie, et se firent expliquer l'autre. Cet événement les frappa de telle sorte qu'ils en firent un article du journal qu'ils écrivaient de leur captivité. Ces jeunes gens se comportèrent toujours avec la plus grande décence, retenue et tranquillité ; ils usèrent même envers les prisonniers d'égards qu'on n'eût osé attendre d'eux.

M^{lle} de Saint-Luc fut attérée de ce coup, mais rappelant tout son courage, elle le soutint en héroïne chrétienne ; elle se trouva heureuse d'être réunie à ses chers parens, de pouvoir leur être utile, les servir, les soigner, les consoler. « Ma peine n'est rien, disait-elle à sa sœur, mais voir tout ce que j'ai de plus cher au monde dans cette affreuse position pénétrer mon âme d'une douleur si vive et si profonde, que j'y succomberais si la grâce de Dieu ne me soutenait. » Elle eût donné mille vies, si elle les avait eues, pour sauver celle de ses parens.

M. et M^{me} de Saint-Luc furent fort malades, l'un et l'autre ; ils étaient au plus grand secret, et ne purent voir ni parens, ni amis. Leur fille seule par le moyen du geôlier entraît de grand matin dans cet affreux séjour et n'en sortait qu'à la nuit ; elle eût voulu y demeurer toujours ; ce lieu était l'objet de ses vœux, et tout son bonheur était d'y pénétrer ; il renfermait des objets si chers à son cœur ! Elle y passa dix jours avec eux, oubliant en quelque sorte pendant ce tems

son mari et ses nombreux enfans. Au bout de ce tems on les fit partir pour Paris ¹.

Quelle douleur pour la malheureuse fille, qui fut encore privée, le dernier jour, du bonheur de les voir, et de recevoir leur dernière bénédiction ! Il faut avoir passé par de semblables épreuves pour sentir et comprendre le déchirement et l'horreur d'une pareille séparation en de telles circonstances. L'âme est brisée, anéantie et la grâce de Dieu, qui adoucit tout, peut seule donner à la nature des forces suffisantes pour n'y pas succomber. M^{lle} Victoire de Saint-Luc fut fortement incomodée pendant le voyage de la maladie de ce pauvre homme à qui elle avait rendu des soins si généreux. Ils passèrent environ trois mois à la Conciergerie, uniquement occupés à se préparer à paraître devant Dieu, en méditant sans cesse les années éternelles. Ils trouvèrent le moyen de se confesser souvent, mais ils ne purent se procurer le bonheur de communier, qu'ils désiraient avec ardeur. Dieu sans doute y suppléa par sa grâce. Ils récitaient tous les jours les prières des agonisans avec une grande ferveur, avaient toujours la mort présente et voyaient sans cesse périr et se renouveler leurs compagnons d'infortune. Du peu qu'ils avaient ils soulagèrent encore des malheureux et leur ingénieuse charité ne

¹ On voulait les y transporter à cheval ou en charrette, et ce ne fut qu'après beaucoup de prières et de larmes, qu'il fut permis de leur procurer une voiture d'emprunt. Le voyage fut pénible, ils ne se reposèrent que de prison en prison et toujours au plus grand secret.

s'épuisa jamais. Ils édifièrent, portèrent à la piété et donnèrent l'exemple de vertus vraiment héroïques et chrétiennes.

M^{lle} Victoire écrivait souvent et on regrette que ces écrits n'aient pu parvenir à sa famille. Elle priait et s'occupait à de pieux ouvrages, comme dans la prison de Quimper. Elle imagina pour donner de ses nouvelles à ses sœurs, qui en étaient absolument privées, de faire des cheveux de ses parens et des siens des petites bagues pour chacune d'elles. Elle y joignit quelques bagatelles, et trouva le moyen de leur faire parvenir ce touchant témoignage de souvenir et de tendresse ; mais hélas ! il ne fut reçu que quinze jours après leur mort. On la fit changer de prison, et elle eut la douleur d'être séparée de ses parens pendant les deux dernières semaines. On les réunit pour comparaître à ce tribunal de sang, où ils furent jugés et condamnés. M^{lle} Victoire demanda à être exécutée la première, ce qui lui fut accordé. Après avoir fait ses derniers adieux à ses chers parens, elle ajouta : « Vous m'avez appris à vivre ; avec la grâce de Dieu, je vais vous apprendre à mourir. »

Ils subirent aussitôt leur sentence et offrirent ensemble à Dieu leur sacrifice qu'ils consommèrent, le 19 juillet 1794, accompagnés de près de soixante personnes, dix jours seulement avant la chute de Robespierre.

M^{lle} de Saint-Luc, comme tout porte à l'espérer et à le croire, alla recevoir, dans le ciel, accompagnée de ses pieux parens, la triple couronne de vierge, de

martyre et d'apôtre, qu'elle avait si bien désirée et méritée (si on peut s'exprimer ainsi) par une suite non interrompue de combats et de vertus.

Concordat cum originali

Corisopiti, die 18 Aprilis 1903.

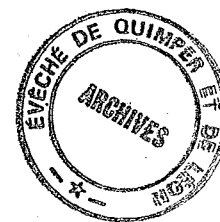
FRANC., *Virg.*
Ep. Corisop. et Leon.

JOURNAL

HISTORIQUE TRAGI-COMIQUE

de notre séjour dans la prison

PAR VIC. ET EUPH. DE SAINT-LUC



PREMIÈRE ÉPITRE

Aux Dames prisonnières de Crémar, amies et connaissances des envoyantes détenues à la maison d'arrêt de Carhaix.

Aimables et tendres amies,

Quoiqu'une dure et fatale nécessité nous sépare de vous, de corps, pour le moment, nous ne nous en éloignons ni de cœur, ni d'esprit. Nos pensées se portent sans cesse vers le lieu que vous habitez (que nous eussions bien au nôtre préféré, si le choix nous en eût été laissé).

Mais il ne faut pas trop de plaisir en captivité: c'est le temps du sacrifice, et il eût été trop doux si nous avions été associées. Cependant, durant une quinzaine nous nous leurrions de l'espérance flatteuse de vous posséder parmi nous. On l'avait annoncé, et à chaque venue d'une bande nouvelle, nous étions aux aguets; nous prétendions absolument y retrouver quelques-unes de nos anciennes amies et connaissances. Nous avions même, pour la plus grande commodité des

arrivantes, travaillé de notre mieux à rapprocher quelques petites cages à l'entour des nôtres, que nous leur destinions (et avons longtemps disputées). Nous voulions aussi par là leur éviter un ouvrage pénible et désagréable, au premier débotté; mais besogne inutile! De vous plus n'est question. Nous avons même appris, par-dessus les murs, que, confinées dans un recoin de votre cité, vous ne deviez pas quitter son enclos. Nous nous consolons toutefois de ce contretemps fâcheux qui frustre notre espoir et nos désirs par les détails que nous avons sous touchant votre nouveau séjour.

Il paraît que vous y êtes presque traitées en enfants gâtées; je dis, du moins auprès de nous; puisque le gîte vaut mieux, demeurez-y donc tranquilles (en attendant prompt sortie); c'est le vœu du moment, car il faut savoir généreusement aimer ses amies pour elles-mêmes et sacrifier à leur bien personnel sa satisfaction particulière.

Si cependant, les belles, votre sort vous semble dur, quoique auprès de vos foyers, un coup d'œil, s'il vous plaît, en passant, sur le nôtre!

Vous verrez de pauvres malheureux enlevés de leurs parages, transportés et isolés en terre étrangère loin de tout ami et connaissance¹. Cette vue vous servira de lénitif pour faire passer plus coulamment la pilulle qui vous paraît encore amère.

Puisse ce petit ouvrage, que nous dédions à nos

¹ Et presque inaccessible à l'approche des humains.

sœurs de captivité, avoir cet avantage de dérider un moment leurs fronts! C'est le but que nous nous sommes proposé. Nous oserons même nous flatter, aimables amies, que vous lirez notre petite histoire tragi-comique, avec un certain plaisir, car nous connaissons vos sentiments d'amitié et d'intérêt pour notre famille, et nous en jugeons par ceux que nous sentons et conservons à jamais pour vous. Nous vous invitons à la pareille et de votre côté, à nous donner une petite revanche d'anecdotes de prison si intéressantes pour les confrères d'esclavage. C'est le moyen d'ailleurs de charmer, un instant, son ennui, de suppléer au commerce épistolaire, interdit dans ce temps, et de satisfaire sa manie *griffomanique*.

Nous saluons bien respectueusement et affectueusement la bande captive quimpertoise, en assurant que les entraves mises ici à notre liberté n'en mettront jamais aux sentiments de nos cœurs.

Vic... et EUPH.

P.-S. — Nous demandons prudence discrète dans la lecture et la communication de ce petit journal. C'est un timide enfant qui, à la sourdine, a pris naissance en captivité, et son essort a lieu à l'*incognito*, sans rendre visite au maître de céans¹ et recevoir de lui passeport. S'il était arrêté, reconnu, les mamans pourraient subir rude correction...

¹ Le concierge qui doit visiter tous papiers.

I

JOURNAL HISTORIQUE TRAGI-COMIQUE DE NOTRE SÉJOUR
DANS LA PRISON, A COMMENCER DEPUIS LE MOMENT
DE NOTRE PRISE DE CORPS, LE 10 OCTOBRE 1793,
L'AN IV^e DE LA LIBERTÉ.

A peine un mois s'était écoulé depuis que les champêtres habitants du B...¹ revenus à leurs hameaux d'une longue et ennuyeuse surveillance² au chef-lieu du département, commençaient à goûter les douceurs du repos, lorsque les nouveaux bruits d'incarcération parvenus jusqu'à eux les plongèrent de rechef dans les inquiétudes et les allarmes.

Leur cœur, quoique soumis et résigné aux décrets de l'Être suprême, était ému de la perspective accablante d'un enlèvement, qui, les arrachant à la paix d'une aimable retraite, allait les livrer au tumulte d'une société tout à fait étrangère.

La prudence, dit-on, est mère de la sûreté : pour n'être pas pris de court, il faut se préparer de loin.

¹ Le château du Bot, en Quimerc'h, propriété de la famille de Saint-Luc. (*Note de l'éditeur.*)

² Six mois.

C'était la sage leçon qu'on ne cessait de se répéter; tout y engageait; l'expérience du passé disait même assez haut qu'il était bon de tenir son trousseau prêt. Sur ce, le conseil s'assemble, et, après courte délibération, on est d'avis de songer aux préparatifs du lugubre voyage.

On court, un moment, à l'armoire; chacun porte un petit nécessaire, et le ballot commun se fait, dans un moment. C'était bien débuté. Voilà, n'est-ce pas, belle ardeur? Allant de ce train, on se serait dans peu bien approvisionné, on n'eût pas été pris au dépourvu. Mais attendez; le zèle se ralentit; tout en s'occupant d'un départ peut-être très prochain, en se disant : « Travaillons », le cœur manque, chacun se repose. Un jour se passe, deux, trois avec inquiétudes, les quinze, sans qu'on soit plus avancé, n'ayant eu aucune alerte nouvelle.

Cette tranquillité momentanée faisait presque espérer un oubli sur notre petit réduit. Voici ce qui leurrait ainsi : le respectable doyen, se croyant quasi encore au bon vieux temps, et s'imaginant qu'il existait encore quelque justice sur la machine ronde, roulait en son cerveau maintes et maintes pétitions; elles étaient sages, judicieuses; il lui semblait que la raison et l'humanité seules les devaient faire entériner : une santé chancelante, des infirmités journalières, quinze lustres presque révolus, citoyen d'ailleurs si paisible qu'il aurait défié la chronique médisante de pouvoir avec vérité rien prouver contre lui.

Tout cela donnait quelque espoir : mais, espérance vaine ! personne n'est épargné : se flatter du contraire est un étrange abus. L'honneur d'être des premiers captifs lui est même réservé; le moment fatal approche...

Un beau matin, la pourvoyeuse du château est aperçue revenant de la foire, toute hors d'haleine... On l'entoure, on l'interroge... Mais hélas ! que va-t-elle apprendre?... Triste et fatale nouvelle que l'on pressent déjà !... N'importe... Il faut tout savoir. « Eh bien, dit-elle, en sanglottant, en peu de moments, arriveront à ma suite des gendarmes pour enlever les maîtres du château... Le chef est destiné pour Carhaix; la prison du Faou est destinée aux dames, et l'on se fait un plaisir malin de les posséder, sans doute qu'elles y seraient choyées, comme il convenait... » A ces mots les visages s'allongent; l'un pâlit, l'autre rougit; des pleurs roulent dans les yeux. Le mot de prison, de captivité n'était plus étrange, on tâchait de s'y résoudre. Mais une telle séparation était déchirante pour des cœurs toujours tendrement unis ! D'ailleurs, dans le malheur, rien n'est si doux que d'être ensemble. La perspective de cette cruelle épreuve fait tout oublier : on ne songe plus qu'à se faire de tendres et mutuels adieux, qu'à se fortifier, se consoler, s'animer par des motifs de religion qui, dans les plus cuisants chagrins, font toujours la consolation des malheureux.

Un quart d'heure se passe dans cette scène touchante, lorsqu'on voit enfin paraître sur de lestes

coursiers les personnages annoncés. Ils pénètrent brusquement jusqu'à l'appartement du maître du château que des douleurs journalières détenaient sur un lit de repos. Leur aspect annonce assez leur mission d'enlèvement... On demande pour où?... « C'est pour Carhaix, toute la famille. » A ces mots on respire. « Mais pour quand? — Dès tout à l'heure... Hâtez-vous, et point de délais. Vous devez, ce soir, coucher dans la prison du Faou; demain, vous reprendrez la route de Châteaulin pour vous rendre à Carhaix : tels sont nos ordres. »

Mais pourquoi s'allonger ainsi? représente-t-on humblement? N'est-il pas plus simple de partir d'ici? Demain on se trouverait aussi avancé; il faut bien quelques heures pour la préparation; tout dans un instant ne peut se trouver fait. Après force suppliques, on obtient enfin que quelqu'un des gendarmes se détachant aille représenter au tribunal d'autorité ces très justes suppliques. Ainsi dit, ainsi fait.

Les ballots, à la hâte, se bâclent tant bien que mal. Midi sonne, on invite à la table; l'appétit pour plusieurs était plus que médiocre. Pendant le repas règne un assez morne silence; quand les mets eussent été des plus exquis, ils n'en auraient pas plus approché du cœur; je dis des partans, car les capteurs n'en perdaient pas un coup de dent, et débridaient à merveille maints volatiles; la table réunissait, pour ce dernier et triste festin, la réserve de plusieurs.

Le repas fait, on court de tous côtés, pour chercher un tranquille attelage, tel que le maître du

château le pouvait supporter; mais le guignon suit partout, et le malheur veut que ce jour, les bêtes quadrupèdes étaient à la foire.

Le messager d'envoyé arrive pour prononcer la définitive sentence. On lit assez dans ses yeux, dans son air combien il était peu content. Sa requête avait déplu, dans les ordres point de réplique. Nulle grâce n'est pour nous destinée. Cependant, pour la plus grande commodité des gardiens, on permet de rater le Faou, pour pousser droit à Châteaulin, mais de suite et sans retard. En vain remontre-t-on humblement qu'il faut au moins attendre l'attelage, qu'avec la meilleure volonté, on ne peut aller plus vite.

On n'entend point ces raisons; on est chargé d'enlever, et non de procurer voiture. Sur ce, les b... les f... voltigeaient dans les bouches tellement qu'ils en étourdissaient les timides oreilles peu faites à ce langage.

Enfin, le tout s'apprête. Ce n'était que sanglots, dans toute la maison, des gardiens et gardiennes orphelins. Les larmes qui coulaient de leurs yeux décelaient la douleur de leur âme. Perdre ainsi des maîtres chéris!... Et pour où?... Et pour combien?... Pour les partans, quoique le cœur fût douloureux, ils faisaient cependant bonne contenance. Leur soumission à la divine Providence les soutenait, et la conformité avec le Chef des prédestinés les animait et les consolait : d'ailleurs les peines, les misères, la captivité ne sont honteuses que comme le fruit du crime; mais la vertu s'en honore.

On part enfin, et dans peu on a perdu la vue du château dont on s'éloigne à regret, ignorant si jamais on le reverra.

Sur ces parages, à droite, à gauche; on rencontre de braves villageois, dont la mine triste et allongée prouvait assez la peine de se voir ainsi arracher des seigneurs tendrement chéris.

La vue du cortège les tenait dans une telle stupeur qu'à peine quelques-uns osaient jeter de langoureuses œillades, et s'incliner légèrement : du reste, leur taciturnité et leurs larmes prouvaient assez les sentiments de leur cœur.

Le nommé *Divertissant*¹, et ses dignes collègues, voulant sans doute divertir et charmer l'ennui de la bande captive par sa musique mélodieuse, fredonnait, à plaisir, le long de la route, maints et maints couplets à la *sans-culotte*. Argus excellents, gardiens vigilants, ils ne perdaient pas, un instant, de vue le gibier confié à leurs soins...

La nuit avait déployé ses voiles, lorsqu'on touchait au terme de la journée; elle était claire, sereine, et semblait choisie par l'aimable Providence pour la consolation et le bien des voyageurs. A 9 heures, on met pied à terre, et comme de coutume, à l'hôtellerie ordinaire.

On songe aux apprêts du souper (le dîner ne pesait pas); on espère se refaire un peu dans les bras de Morphée des fatigues du jour. Mais, voici bien une autre affaire... Le doyen de nos zélés conducteurs

¹ Un des archers.

s'avance d'un air pédant, les lunettes sur le nez, son parchat à la main, disant, du ton le plus grave, *qu'il avait chose d'importance à communiquer* (elle était vraiment fort intéressante pour les écoutans). Il ne s'agissait de rien moins, *pour plus grande égalité*, que d'aller passer la nuit parmi les goujats de prison, vrai gibier de galère; ils étaient vingt-quatre ou vingt-cinq, tant voleurs qu'assassins. La compagnie était délicieuse, et vraiment attrayante; on ne sentait pourtant nul empressement de l'aller joindre. On marchandait de son mieux; on remontrait même que, dans un temps *d'égalité*, c'était *inégalité* de faveur pour soi réservée. Cependant, moyennant du *comptant*, on fit valoir son droit et ses raisons.

Le matin venu, on congédia sans regret les conducteurs de la veille : on en trouva de plus courtois, dont le ton et les manières charmèrent presque : on se trouva tout étonnés, tout aises, et tout heureux de rencontrer encore pour de pauvres persécutés quelques sentiments honnêtes. Le reste de la route se fait assez lentement et d'une manière moins désagréable, de côté et d'autre; par l'attitude et les larmes des regardans on eut la consolation de voir qu'on s'apitoyait sur notre sort.

Enfin on aperçoit le terme du voyage : le cœur s'émeut, et l'esprit, malgré soi, roule de noires réflexions... On se dit tout bas : nous entrons dans ces lieux; mais Dieu sait si nous en sortirons... En cela, comme en tout, il faut dire un grand *fiat*, bénir la main qui châtie sans doute pour le mieux, adorer

la Croix qui est présentée. Aussi, à la vue de cette ville¹, hôtel des captifs, chacun s'écrie intérieurement : *O Crux, ave !*

Il est bon de noter que le jour d'arrivée était celui d'extraordinaire marché ; il eût été difficile de garder l'incognito. S'il est agréable de se donner en spectacle, on avait toute satisfaction, et la bande captive, avec son long et tranquille attelage, attirait à merveille les regards des curieux.

Après le premier débotté, on songe à lester un peu son estomac, car le gîte nouveau qui devait les recevoir n'était pas propre à fournir aux arrivants d'amples provisions de bouche.

Enfin par grâce, on obtient un sursis pour les bonnes gens² jusqu'au lendemain, pendant que les jeunes bras allaient à plaisir dérouler les ballots, préparer les logis. D'un pied léger, d'un air serein et tranquille, on se rend au palais de détention. Aussitôt présentés à l'intendant de céans, aussitôt « gobés ». La porte à triple verrouille se referme soudain : voilà les pigeons attrapés. On oublie, au premier moment, qu'on est captif, le métier était encore nouveau ; on avait quelque ordre à donner, on pense qu'on peut encore courir ; mais il est bientôt signifié qu'une fois entré dans cette nouvelle habitation, de sortir plus n'est permis. Il fallut se consoler. On va, on vient, on se promène dans la nouvelle demeure... chacun accourt de tous côtés ; ce ne sont que tendres acco-

¹ Carhaix. (*Note de l'éditeur.*)

² La permission de demeurer se défatiguer à l'auberge.

lades. En prison, dans un moment, on a fait connaissance, et dès le premier jour on est bons amis.

Une heure était à peine écoulée, lorsque le reste de la bande arrive ; on ne s'y attendait que le lendemain. Un cavalier, pour obéir aux ordres, était chargé de la sentinelle, et devait, pendant le repos de la nuit, avec un flambeau allumé, faire compagnie. La chose était nouvelle et très peu divertissante. D'ailleurs il était peu céant que le sommeil de citoyens précieux à la patrie fût interrompu par de si petits individus, on ne pouvait le souffrir. Mieux valait-il passer courageusement la nuit au gîte nouveau, au risque même de coucher sur la terre dure.

Cependant les travaillans se mettent aussitôt en besogne. On les avait introduits dans une chambre assez vaste, dont les toiles d'araignées faisaient la tapisserie, la poussière et le fumier en étaient le seul ornement¹. Moyennant un balai sec, qu'on se procure avec quelque difficulté, on fut bientôt en état de prendre assises ; chacun était accablé de fatigues et, pour fauteuils moëlleux à nous tendre les bras, le plancher seul était offert.

Le repas fut frugal et sans beaucoup d'appréts, une soupe proprement servie sur la terre nue, une tartine de pain sec, une cruche d'eau d'emprunt. Voilà tout l'attirail du premier repas. Le régal fait,

¹ Il semblait que, depuis la sortie des propres nonnettes, aucun balai n'avait passé sur le plancher ; on disait cependant la maison préparée, et bonnement on s'y attendait, mais toute la préparation consistait à maçonner le cloître, pour empêcher la vue riante du jardin.

on se retire, se préparant à bien dormir. On essaye en vain : la paix, la tranquillité étaient loin de la nouvelle demeure. Les gardiens de la prison veillaient, ils riaient, chantaient, dansaient, promenaient dans de moëlleux escarpins de bois.

Le lendemain chacun se fait visite; la compagnie était déjà assez nombreuse : tous les jours, on s'attend à bande nouvelle.

La première qui survient fut de cinq à six citoyens de céans (Carhaix). Deux ou trois gens paisibles font comme les autres, courbent la tête, en entrant, et prennent le temps comme il vient, en attendant qu'il soit meilleur. L'un fait un peu le revêche : brave citoyen en lui-même, il s'attendait peu à pareille aubaine et protestait qu'il ne méritait d'être englobé avec *un tas de canaille*. La chose lui paraissait si étrange qu'il *jurait, sacrait*, faisait un tel tapage, par les accents sonnante de sa voix, que l'antre des captifs en paraissait presque ébranlé. Si Dieu eut exaucé sa fougueuse et incendiaire prière, il ne fût pas resté de l'édifice pierre sur pierre, car il désirait que le feu du ciel consumât sa nouvelle prison. Mais, contre un qui priait ainsi, plusieurs disaient tout bas : « N'ayez pas d'égards, Seigneur, à pareille demande. » Un autre, sans faire tant de fracas, n'était pas moins mal content. Brave et très brave, depuis un an, lorsqu'il s'agissait de faire maintes et maintes captures, il devient pâle, tremblant, larmoyant, lorsque lui-même est capturé. Il avait épuisé tout le nerf de son courage à prendre les autres. Les forces l'abandonnent, lorsqu'il se voit

saisi; le cœur lui manque tellement qu'il est près de tomber sur le carreau, lorsque des mains charitables volent à son secours. Pour rappeler ses sens égarés, vin, eaux spiritueuses, tout lui est généreusement offert. Il paraît en tel état de faiblesse qu'on en vient même presque à plaindre celui qui, sans pitié, mettait ci-devant tant d'autres en pareil cas.

Le séjour des nouveaux venus ne fut pas long parmi les détenus de céans. Deux jours étaient à peine écoulés, qu'une belle nuit, avant le premier chant du coq, à peine commençaient-ils à fermer leurs languissantes paupières, qu'une trentaine de braves, armés de pied en cap, pénétrèrent dans les quartiers de la nouvelle liberté. Le fracas, qui les accompagne, réveille ce qui pouvait être de captifs endormis. Pour plusieurs le cœur fait *tic, tac*. On lève l'oreille, on entr'ouvre un œil, on se demande ce que cela veut dire? Les plus timides, se croyent déjà aux portes du tombeau, et prennent tous ces arrivants tapageurs pour les messagers d'Atropos¹ qui viennent déjà trancher le fil de leur douloureuse vie. Sur ce, on fait du mieux possible un grand *in manus*, et, voyant qu'il est inutile de songer à la fuite, on tâche courageusement de se résigner, et, du fond du cœur, d'accorder un généreux pardon aux assassins de ses jours. D'autres têtes plus froides, se disaient : ne craignons rien, il n'est pas temps encore, la volière n'est point assez remplie pour songer à faire la *giblotte*.

¹ L'une des trois Parques, qui coupe le fil de la vie.

De fait, tout cet attirage altérant ne regardait que les citoyens de la cité; ils étaient trop à l'aise auprès de leurs foyers, il faut les exporter dans des parages lointains¹. Le chariot même est tout prêt. « Levez-vous, et suivez-nous promptement », dit-on, le pistolet sur la gorge. En vain voudrait-on raisonner; ici point de quartier. On s'embarrasse peu qu'on se soit du nécessaire approvisionné.

Ils partent, et sourdement chacun fait des vœux pour les voyageurs, sans se soucier d'être du voyage. Cette évacuation de la société captive fut dans peu remplacée. Dès le lendemain, arrive une bande quimpertoise, entre autres le ci-devant maire, et l'épouse d'un de nos douze cents premiers législateurs (on ne s'attendait pas à pareille recrue). La bonne dame n'y comptait pas davantage, et dit même, en entrant, à certaine habitante de sa cité qu'elle ne s'attendait pas à la rejoindre en ces lieux; après le rôle qu'elle avait joué, elle était doublement à plaindre. Se trouver isolée au milieu d'une société si différente d'opinion, et qu'à peine, autrefois, elle daignait regarder, n'était pas pour elle petite peine. Elle en convenait bonnement, et débitait, tout le long de la route, que certaines gens² allaient bien se moquer d'elle : c'était son gros crève-cœur³. Elle se

¹ Saint-Pol-de-Léon.

² Les aristocrates.

³ On lui fit toute sorte d'offres de service, jusqu'à lui proposer de faire son lit, de balayer sa chambre, lui offrir ce qui lui manquait, et elle fut forcée de convenir que c'était parmi les aristocrates qu'elle avait reçu le plus d'honnêteté.

trompa, et vit qu'il n'est pas d'êtres plus honnêtes et plus compatissants que ceux qu'elle méprisait.

On lui prouva qu'il suffit d'être malheureux pour intéresser, qu'on oublie les procédés passés les plus désagréables, pour ne songer qu'à plaindre l'infortune présente. De fait, elle était digne de pitié, étant encore novice dans le malheur et la persécution, où depuis longtemps les autres y étaient profès. Tout ceci lui prouve que la roue de fortune est changeante, que, du premier rang, on tombe dans le dernier.

La comparaison des fêtes et des plaisirs, dont elle était naguère l'âme et l'ornement¹, avec les désagréments et la triste obscurité d'une prison, était vraiment déchirante pour son âme sensible, et peu aguerrie à la contradiction.

Tout semble se liguier contre elle; un lit, d'abord civilement prêté par un compagnon d'infortune et d'opinion, lui est, sous peu, *galamment* enlevé et la replonge en nouvel embarras, l'oblige même de se mettre à l'unisson de la bande captive, car en ce lieu tout se ressent de *l'égalité*, et particulièrement les moëlleuses couchettes qui s'élèvent si peu du plancher qu'on n'y craint pas les chûtes nocturnes². Il n'y a même, presque, que les muscadins et muscadines

¹ On sait qu'autrefois il ne se passait pas de bonnes fêtes sans elle.

² C'est ici une richesse et une joye quand on a pu s'en pourvoir, aussi les premiers jours qu'on en manquait généralement, les pauvres postérieurs se trouvaient-ils mal efficiés. Certaines personnes grassettes en souffraient doublement et criaient bien haut à leurs côtes meurtries.

dont le grabat est relevé par une botte de paille.

Notre bonne dame ne se trouva pas plus heureuse du côté des serviteurs. Trois ou quatre d'abord, courtois, galants, officieux à plaisir, se trouvent bientôt las d'un tel esclavage, et plantent là notre princesse qui se voit forcée, à près de la quarantaine, de se mettre à l'A. B. C. de son service.

Elle n'était pas moins neuve à tout ce qui concernait sa nouvelle demeure. Tout lui semblait du plus étrange et du plus rebutant. (Il devait l'être, en effet, pour une élégante précieuse qui s'attendait peu à goûter la prison, *ayant tout fait pour l'éviter.*)

Il est bon de noter ici, en passant, quels étaient les agréments de la dite maison et pour le plaisir des lecteurs curieux d'en faire un petit détail *typographique*.

Commençons par la bonne chère. Elle est pour le grand nombre des plus frugale (mais pas la plus salubre). Les pourvoyeurs¹, pour faire apparemment vie qui dure, servent si légèrement qu'ils obligent souvent les convives à tirer des lettres de change sur leur estomac : ils veulent sans doute leur éviter le travail d'une pénible digestion et jugent, pour le bien de leur santé, qu'il est plus salubre de les tenir à *demi ration*, ayant peu d'exercice à faire. Le plus grand nombre, ici, cependant, se trouve attaqué d'une maladie vraiment désagréable, c'est celle d'une faim canine, et la chose est d'autant plus contrariante

¹ Plusieurs se font servir de l'auberge.

qu'il y a peu à mettre sous la dent. Cependant depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher de Phébus on n'entend parler que d'approvisionnement de bouche. Le cri de guerre le plus ordinaire est : au pain!... à la viande!... au beurre!... aux crêpes!... au lait!... aux pommes!... aux choux!... navets, carottes. A peine a-t-on les yeux ouverts à la lumière que, d'un pas léger, on court prendre place pour son marché au *bienheureux* guichet qui, avant la fin du jour, se trouve bien visité.

Dans les compagnies et les cercles, au lieu de lettres et de papiers-nouvelles, qui pénètrent *peu* ou *point* l'ancre des captifs, on substitue, à la triste et froide politique, de réjouissantes et chaudes dissertations sur les emplettes de cuisine faites ou à faire. L'un gémit de son mauvais dîner et se plaint d'un tour de *passe-passe* fait par un trop adroit confrère au détriment de son estomac¹.

L'autre vante sa bonne fortune d'avoir pu se munir de deux à trois pains blancs et d'un peu de beurre frais. Celui-ci parle, non de son bon repas, mais de celui de son voisin dont il a en passant humé *l'odeur exquise*². Cet autre fait valoir sa dextérité, son

¹ Il se trouve ici des escamoteurs de plats, et, il faut être lesté pour sauver les siens.

² Quatre à cinq richards, citoyens négociants dont la bourse est mieux garnie que le général de la bande, se font servir si splendidement que rien ne manque à leur table. Cochon de lait, excellente daube, dindon, canard, perdrix, jambon, pâtés froids et chauds, sans parler des tourtes, crèmes et autres gentilles, rien n'est pour eux trop bon. Ils multiplient les galas et en font des trois à quatre par jour. Ils procurent à leurs camarades regardans le plaisir de la vue, et ceux-ci peuvent, au moins, manger leur pain sec à la fumée du rôti.

adresse à saisir les bons marchés et assure que si elle réussit ce n'est pas faute de peine, qu'il lui faut au guichet faire longues assises. De fait, il est certaines gens qui n'en bougent et qui bravent courageusement le long des jours toutes les intempéries de l'air; trop constamment même pour leurs consœurs de prison qui ne peuvent attraper place. Il s'élève parfois maints petits débats mais qui sont sans conséquence entre toquets, on ne court risque au plus que de perdre sa coëffe. Ce n'est pas grande merveille si chacun dispute ici son petit morceau, car la bande est si longue que c'est une vraie misère de le pouvoir attraper. Enfin quelque fois la disette est si grande que la suprême frayeur est de manquer de vivres, aussi se trouve-t-on tout aise et tout heureux quand après maints débats à la porte, on a pu se pourvoir d'un gros pain bis et d'une cruche d'eau fraîche¹; on vit pour le jour au moins en assurance. Tout ici semble bon et les plus simples mets deviennent ortolans.

Que dirai-je des ameublements de ce palais? Il y règne la plus charmante variété. Les fenêtres sont agréablement garnies, non de pots de fleurs, mais de vases de nuit. De tout côté, à l'entour, sont suspendus, non des lampions allumés mais des paquets de matière propre à en faire.

Les cheminées sont couvertes, non de frêles por

¹ Ici on est obligé d'envoyer prendre la bonne eau à une demi-lieue.

celaines de Sèvres, mais de plus solides petits pots et cafetières, d'une modeste couleur.

Pour attiques¹ et ornements de porte, on remarque, élégamment suspendus, les aloyaux tremblants, les quartiers de veau, les pièces de lard, sans parler de maints étiques poulets. On découvre encore, par-ci par-là, dans les recoins, de petites échappées récréatives à l'estomac, d'oignons, de choux, poireaux, navets, ou semblables gentilleses.

Au lieu de trumeaux et de fragiles glaces, on remarque de riches magasins de pains, d'écuelles, bassins, casseroles, de larges barattes d'eau claire, qui peuvent également servir aux dames, au besoin, de *conseillers des grâces*.

Dans la place de ces lustres pensans, suspendus au plafond, qui pourraient par triste aventure fracasser, en tombant, les cervelles de la compagnie, on entrevoit une blanchette lessive çà et là éparpillée, qui ne risque, tout au plus, qu'à distiller une douce rosée sur le nez des regardants.

Pour tapisserie, ce ne sont pas, comme autrefois, quelques chiffons de papier ou d'étoffe, bien tendus, qui ne veulent servir qu'à cet usage; mais les murs sont proprement et utilement garnis de tout l'attirail d'une toilette complète.

Ici se voient les couvre-chefs, tant des hommes que des femmes. Là on aperçoit, négligemment pendus,

¹ *Attique*, terme d'architecture. — Petit étage au-dessus des autres, et qui a ses ornements particuliers. (*Note de l'éditeur.*)

les mantes, les corsets, les flottantes jupes. Dans ce recoin, se remarque les escarpins fins, et autres petits nécessaires tant de jour que de nuit. Le blanc, le sale, tout est un peu pêle-mêle, comme il convient en temps d'égalité; mais un coup d'œil clairvoyant en sait dans un moment faire la distinction. Voici d'ailleurs l'avantage d'avoir ainsi tout son bien sous les yeux. On voit d'un premier regard ce qu'il convient, on y porte la main, on est quitte de recherche, et de la peine d'ouvrir et fermer une armoire. Ici, on en trouve partout, chaque clou, ou brochon, dextrement planté dans le mur, en fait une, et sert également de commode, ou de chiffonnière.

Durant le jour, les lits d'un chacun sont élégamment retroussés à l'entour de l'enceinte, pour faire place à la table. Pendant la nuit, on les déploie majestueusement. Ils se trouvent si proches les uns des autres, qu'ils forment le coup d'œil d'un tapis moelleux. Et si quelqu'un dans la chaleur d'un beau songe perdait plante dans son lit, il trouverait à ses côtés celui d'un charitable voisin prêt à le recevoir¹.

Les sièges sont à l'unisson du reste, ils sont pour

¹ Je parle au masculin comme au plus noble genre, mais ce sont cependant les dames qui sont ainsi pressées; il y a de brillantes chambres de dix, quinze et vingt. On promettait même agréablement qu'on eût doublé et triplé les lits, car on nous annonçait ici des cinq et six cents : d'autres même portaient le compte jusqu'à mille, assurant qu'on eût couché jusque dans les greniers, le réfectoire, le chœur et les dortoirs. Pour le bonheur des écrivantes, elles ont pu se procurer de petites cellules par le droit de premières entrées. Ainsi à quelque chose malheur est bon.

le moins solides, on ne craint ni de les briser ni de les salir : de fortes malles servent de canapés et de fauteuils bourrés, les porte-manteaux, les coffrets de coussinets moelleux (et souvent d'oreillers); je ne parle pas des couchettes de nuit, qui, se trouvant à proximité, sont d'un grand secours pour suppléer aux sièges; on peut à toute heure commodément s'y étendre sans courir les risques d'en fouler le duvet. Cependant, afin de pourvoir avec plus de richesse aux aisances de la nombreuse société, on a fait l'heureuse découverte d'une douzaine d'antiques ruches, délaissées en un coin, et qui n'ont pas échappé à l'œil clairvoyant de certaines détenues : on s'en est saisi avec avidité comme d'un trésor, pour augmenter les meubles de sa chambre. Tout ici est bon, et sert au ménage : les plus minces bagatelles deviennent de vraies jouissances, cinq à six vieux pots (reste de pharmacie), quelques bouts de planches (à moitié pourries) adroitement enlevées à son futur voisin, font ici un petit bonheur. Le premier venu a le droit du pillage, et il en profite si bien, que les derniers arrivants se trouvent de tout fort au dépourvu et pratiquent une pauvreté que, dans ces lieux, jadis consacrés à cette vertu, on n'a jamais portée plus loin¹.

Pour prouver l'avidité et la recherche des confrères

¹ On n'y trouve pas moins de salutaires moyens de pratiquer plusieurs autres vertus du cloître. L'obéissance est des plus strictes. Au lieu de règles et de constitution des saints fondateurs, on a une consigne, de Messieurs les Commissaires, mise en évidence sur la porte, et à laquelle il faut

de prison pour les antiques reliques, il est bon de citer qu'un corps de graves citoyens (la municipalité de Braspart) voulant aussi avoir sa part au gâteau, a fait joyeusement la rencontre fortuite d'un vieux sarcophage (espèce de fausse châsse), et s'étant avidement saisi de cette pièce, autrefois objet d'horreur et d'effroi, l'ont processionnellement conduit dans leur gîte commun, et en ont fait proprement un garde-manger.

Ici on jouit d'un plaisir superfin pour les gourmets, c'est celui d'avoir continuellement sous les yeux l'appareil du futur repas. Sans sortir de son boudoir, de sa chambre à coucher ou de sa compagnie, on voit commodément bouillir sa marmite, on y jette les yeux, on y porte la main, et on peut à volonté assaisonner le tout. Les plaisirs de l'odorat ne sont pas moins flatteurs que ceux de la vue et du toucher. On peut avec délectation humer les parfums des divers ragoûts : les fumées font une délectable sensation au cerveau des futurs convives, qui par là jouissent d'avance des délices de la table.

Dans le service, point d'inutilité et de changement frivole; le même plat, la même écuelle, sert depuis le

être exacts. On doit aussi porter à lire au concierge toutes les lettres qu'on écrit, avec l'humilité et la *simplicité* d'une petite novice. Quant à la clôture on nous la fait garder avec la dernière rigueur, et nous avons moins de communication avec les humains du dehors que les religieuses ci-devant les plus recluses. Je ne parle pas des occasions de patience, de charité et de renoncement, qui sont continuelles. La vertu la plus inconnue est le silence; le recueillement est ici d'une difficile pratique, et, de bonne foi, le lieu n'est pas propre à le favoriser, autant vaudrait prier en champ de foire.

commencement jusqu'à la fin du repas. De même, on ne transporte point dans une froide argenterie le ragoût qui sort du feu, mais on le sert tout chaud et tout fumant dans le bassin.

On jouit aussi d'une aisance non commune, c'est l'avantage de prendre commodément les bains, sans sortir de son lit; ce qu'il y a de drôle, c'est que le plus souvent cela arrive contre le désir et le calcul des gens, qui se réveillent tout étonnés de se trouver pénétrés d'une fraîche rosée.

Les murs aussi sont construits de manière que la douce haleine des zéphyrs peut sans peine pénétrer, et préservent les dames d'étouffement¹.

Tout ceci est charmant pour la canicule, mais qu'en penser pour le temps de bise?...

On ne craint point l'excès de la fatigue, dans l'espace accordé aux détenus : quinze ou vingt toises en fait à peu près la longueur, sur le tiers de largeur.

Les dames ne courent non plus aucun risque de se roussir ou griller le visage. Il y règne un zéphyr permanent, et les ardeurs de Phébus n'y pénètrent jamais. Les fibres délicates de certaines personnes, qui peuvent avec peine soutenir les odeurs fortes et variées des jardins et parterres, n'ont point à craindre ici d'entêter leur cerveau; on n'y respire d'autre parfum musqué que celui très salubre des fosses d'aisances, qui résident dans l'enclos. Ce ne sont point non plus les graviers et le sable qui peuvent égrati-

¹ Il vente, il grêle, il pleut souvent comme en plein champ.

gner et chatouiller le pied délicat des belles, car une pâte souple et onctueuse couvre la superficie de ce lieu.

Un gardien vigilant posté à l'entrée du jardin, comme autrefois l'ange à la porte du paradis terrestre, en défend l'ouverture, craignant apparemment que quelqu'un des pigeons ne prenne son essor par dessus les murs. On voit bien que d'Ève nous sommes tous enfants, car jamais l'envie de courir ne se sent plus vivement que lorsqu'on voit plus d'entraves, et cette porte semble la pomme fatale où l'on est sans cesse tenté de tâter.

On ne peut jouir de tous les plaisirs à la fois; il s'en trouve ici tant de nouveaux que, pour éviter la satiété, on retire les anciens.

Dans les commencements, les prisonniers jouissaient encore de la grille du cœur, qui leur procurait un petit commerce avec les humains du dehors, chacun y faisait son marché, son emplette; mais depuis que la société du dedans a augmenté (et que les besoins se sont multipliés), toute communication extérieure est défendue, et presque absolument interdite¹.

Un petit guichet, d'environ un pied, fait toute

¹ Excepté les pourvoyeurs de vivres qui peuvent encore quelquefois un peu approcher de la porte, son abord n'est pas d'un facile accès. Les citoyens de la cité craindraient, en demandant à nous voir, d'être campés dedans. Il faut aux gens du dehors une permission du district pour pouvoir saluer les cloîtrés et leur parler. Selon la fantaisie du jour, ce n'est pas chose facile; en voici la preuve. L'autre jour, un pauvre malheureux, venu des environs de Landerneau, con-

l'ouverture, et, malgré deux écoutans, à peine vous laisse-t-on le loisir pour l'absolu nécessaire d'y dire quatre mots de suite; il est vrai qu'en tout, il se trouve de l'abus.

Enfin, je finis des détails qui ne finiraient point si l'on voulait tout dire...

Revenons aux bandes arrivantes, chaque jour, ou à peu près, qui fournissent une nouvelle recrue de 8, 10, 15, 20, ou davantage; en moins d'une quinzaine, la bande se trouva montée à plus d'un cent, et huit jours après, à cinquante de plus¹.

Chaque arrivée fait quasi une fête curieuse pour les premiers détenus. Ils environnent les nouveaux, en caracolant et fredonnant autour d'eux si bruyamment, que les oreilles de ceux-ci peu faites à un tel tapage, en demeurent étourdies, et eux tout déconcertés.

Chacun retrouve ici des amis, des parents, dont il ignorait presque l'existence et l'habitation.

Pour compléter la fête, on a fait faire à plusieurs

duisant deux mannequins chargés d'effets pour sa maîtresse, l'entrevit par le guichet promener dans le cloître, et se tourna *si sottement*, qu'il ne put jamais parvenir à lui parler, et s'en retourna précieusement avec sa charge, qui, une autre fois arriva par plus heureuse occasion. Tout ce qui entre ici, même provisions de bouche, est fouillé et retourné à plaisir; on n'y laisse pas même passer une simple crêpe sans la déplier...

¹ Depuis cette époque, nous ne voyons plus de nouveaux visages, ce qui fait espérer qu'on est enfin las de promener les gens et donne espoir aux captifs de retourner bientôt à leurs foyers. Le district a prié le département de ne plus envoyer de monde ici, parce que le peuple criait que nous mettions la renchère.

la promenade d'écolier, et doubler agréablement la route, pour avoir l'honneur de faire à Monsieur le département son humble révérence.

Chaque quartier fournit son lot; celui de Landerneau est un des plus brillants et présente les personnages les plus vénérables¹, Brest et ses entours ne fournit pas un bataillon moins nombreux et moins agréable.

Les plus petits bourgs et villages ne sont pas plus à l'abri que les grandes cités. Nos argus n'oublient aucun coin des lieux confiés à leurs soins.

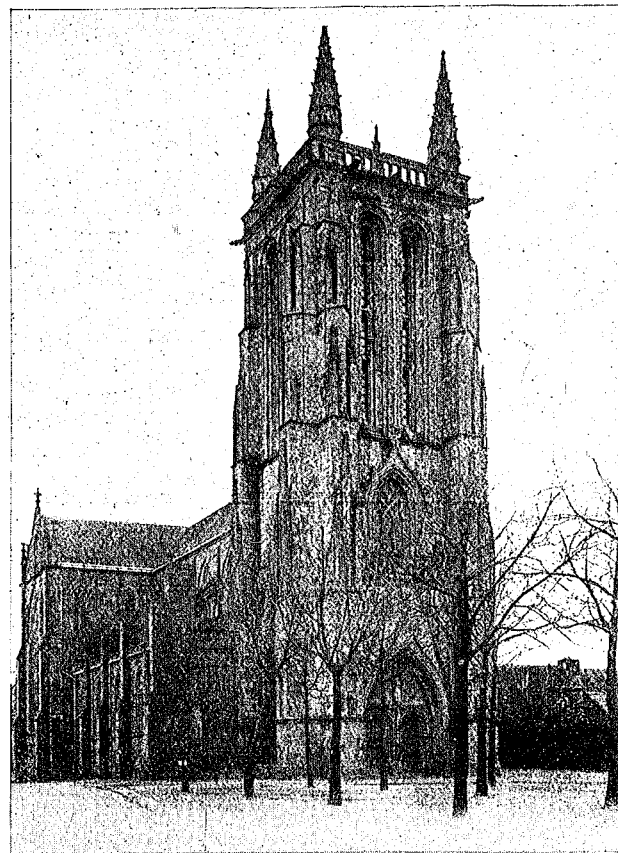
Un beau matin on nous dépêche ici trois pauvres petites nonettes² retirées dans un obscur réduit pour éviter les regards des curieux : ce n'était pas, il est vrai, à elles qu'on en voulait, mais bien aux calottins; cependant faute de mieux on en fit la capture, *moissonnant*, dit-on, *ce qu'on trouvait*; et dans le temps de liberté, on fit rentrer de force en ces lieux, celles que de force on en avait ci devant arrachées.

Ceci peut s'appeler l'arche de Noé, on y a ramassé des animaux de toute espèce : On y voit des gens de tout âge, depuis la tendre enfance, jusqu'à l'octogénaire vieillisse, de tout pays, de toute langue³ ! de

¹ Quatre personnes plus qu'octogénaires.

² Car pour compléter la fête un petit citoyen a pris naissance en captivité dans ce sol de la liberté; une jeune femme grosse s'étant volontairement et généreusement incarcérée, pour servir de gardienne à son mari détenu et faire sa tamponne.

³ Anglais, Espagnols, Bas-Bretons, Français de toute ville et province.



CARHAIX : ÉGLISE COLLÉGIALE DE SAINT-TRÉMEUR

(Cliché Villard.)

tout sexe¹, de tout état, métier, et condition, riches, pauvres, maîtres, domestiques, religieuses de divers ordres², de toute religion, catholiques, schismatiques, protestants, athées. Enfin de toute opinion et de toute conduite.

Malgré une telle diversité, la charité cependant y règne en général, comme aux premiers siècles de l'Eglise, personne n'a rien en propre, tout ici est en commun³ et l'arrivée d'un meuble nouveau à son voisin fait le même plaisir que s'il appartenait à soi personnellement. Chacun est prêt à se dépouiller, se restreindre pour aider un camarade arrivant et partager avec lui, non son luxe et son abondance mais souvent son très juste nécessaire⁴. L'une fait hommage (à certains arrivants mourant de faim et manquant d'argent) d'un pain mis en réserve pour le lendemain mais dont elle fait un généreux sacrifice aux besoins actuels de son prochain⁵, cette autre

¹ Hommes et femmes, filles et garçons.

² Hospitalières, Ursulines, Bernardines de Kerlot, Dames de l'Union chrétienne du petit couvent de Brest, Demoiselles de Retraite de Quimper et Sœurs du Tiers-Ordre (on annonçait aussi une Clairine de Dinan).

³ Un bassin à bouillie, une poêle à frire, un rôtissoir suffit dans notre communauté et fait alternativement le service de la compagnie; chaque ménage a son jour.

⁴ Il semble en certaine table que la multiplication se fait, car sans augmenter les plats on double les convives et souvent il se trouve plus de restes qu'avant.

⁵ On nous a envoyé de pauvres gens dénués de toute ressource et qui n'auraient su que devenir sans la charité des autres, enlevés qu'ils avaient été brusquement sans avoir pu se pourvoir du moindre nécessaire, sans hardes et sans lits. D'autres, fort dans le cas de se pourvoir, ont été empêchés de se munir de lits, en les assurant qu'ils en trouveraient de

dédouble son lit et se met aux petites maisons¹. Enfin on trouve de tout et tout s'arrange ici pour le mieux. De pauvres gens, qui cherchaient quelque besogne pour avoir leur salaire, ont trouvé des maîtres généreux qui les ont recueillis volontiers, et par une heureuse aventure, ils s'en sont eux-mêmes bien trouvés, et tous en peu de temps se sont placés comme il fallait.

Nous avons craint pendant quelque temps que plusieurs de nos vénérables compagnes ne nous eussent fait faux bond. L'antiquité de leur âge les rendant peu propres aux neuves habitudes, nous tremblions qu'elles n'eussent été victimes de leur nouvelle demeure, et les premières martyres sans effusion de sang. Une d'elles² surtout a été presque au moment d'enrichir le couvent et la société restante de ses saintes reliques, mais elle en a, ainsi que les autres, finement rappelé comme d'abus, et calmé la crainte de certains individus qui croyaient déjà voir la mort dominer en ces lieux. On n'entend plus, si fort que dans les commencements, se plaindre de rhumes,

tout montés, préparés à les recevoir, et qui furent fort déconcertés, à leur déboté, de ne rien trouver que les couchettes plates appartenant aux premiers arrivés. Ici le louage d'un lit est de 30 à 40 sols par mois. On nous étrille pour tout, profitant de nos besoins pour nous faire payer le triple et le quadruple des choses.

¹ Se contente d'un seul drap, pour donner l'autre ainsi qu'une des deux pièces de son lit.

² Une pauvre dame qu'on a arrachée de son lit avec un crachement de sang pour la jeter à 10 heures du soir dans une charrette (c'est dans ces charmantes voitures que presque tous les captifs nous sont arrivés).

catarrhes, de fièvre, de douleurs : on était encore novice au séjour de la prison, maintenant on s'aguerrit aux intempéries de l'air. S'il plaît à la bonté de Dieu, le nombre des captifs, entrés dans ces lieux, sortira sain et sauf et sans diminution.

Faute d'anecdotes nouvelles, je finis et cela pour dire un mot de l'avantage d'être en prison. On n'est plus comme ci-devant tel qu'un oiseau sur la branche, ne sachant le soir, en se mettant au lit, si on pourrait dormir tranquille jusqu'au lendemain ; mais ici, en se levant le matin de son grabat, on a la ferme certitude et la douce confiance qu'on y rentrera le soir. On est aussi délivré de la crainte d'être capté, puisque c'est déjà fait. On n'a plus continuellement devant les yeux la perspective désolante de l'esclavage qui faisait perdre les charmes de l'actuelle liberté, mais bien au contraire ici, l'espérance réjouissante d'une future sortie fait oublier les gênes momentanées de la captivité. On se livre avec transport au plaisir de penser qu'on peut encore être libre, et courir. Après la pluie vient le beau temps, et souvent on n'est jamais plus près du calme qu'après un violent orage. Disons donc finalement que ce que Dieu permet est toujours pour le mieux et tourne au bien de ses élus. C'est de la part de nos maîtres actuels une correction fraternelle qui servira à nous *dégâter* et à nous rendre bien sages et bien aimables. Nous y aurons appris de quoi nous sommes capables et à connaître nos forces, sur quoi chacun se faisait un peu illusion. De la part de notre Dieu, c'est un châtement paternel, qui peut nous

être grandement utile et salutaire; nous apprenons l'exercice de mainte et mainte vertus nécessaires aux chrétiens, nous pouvons nous purifier de nos fautes, acquitter nos dettes, nous enrichir de mérites, de célestes trésors incapables d'être ni dérobés, ni convoités; la croix est la clef du paradis et la divine échelle qui nous servira à gravir la montagne qui conduit à l'heureuse Éternité. Dieu nous fasse la grâce d'en faire un bon usage! Ainsi que tous les co-captifs nous vous saluons en vous souhaitant santé, gaieté, courage et persévérante patience, jusqu'au jour de la sortie que nous désirons pour vous qu'il ne tarde pas.

Fait à la maison des Hospitalières de Carhaix, et fini le 12 novembre 1793. L'an IV^e de la Liberté.

DEUXIÈME ÉPÎTRE

*Aux Dames prisonnières de Crémar et de Kerlot,
amies et connaissantes des envoyantes.*

Aimables et tendres amies,

Après le travail d'un pénible enfantement, nous avons mis au jour l'enfant¹ de nos douleurs. Le désir que nous avions de vous instruire de notre position, nous a fait faire un coup peut-être un peu téméraire. Nous avons envoyé en route cet enfant faible et timide, peu fait pour le grand air. Nous lui avons surtout fortement recommandé de ne point s'arrêter en chemin. Il a d'abord passé la porte, avec adresse et agilité, puis tout d'une haleine, il a été rendre visite à certaine amie chérie, qui l'a reçu avec bonté, l'a si bien choyé, et caressé que le petit libertin a reposé quinzaine. Après l'avoir emmailloté, hélas! trop légèrement, le fripon s'est remis en chemin;

¹ Les lettres.

mais, après demie-journée, il s'est égaré, et s'étant trompé de porte, il a été sans doute frapper à celle des citoyens administrateurs¹, leur faire l'humble révérence. En entrant l'étourdi s'est aperçu de sa méprise, on lui a demandé son nom, on a cherché à le deviner; mais par bonheur il était... anonyme!... (On aurait pu cependant le reconnaître à l'air de famille.) Au lieu de mille caresses que nous lui avons promises, d'un accueil flatteur, d'une réception charmante, on a saisi ce timide enfant, et après l'avoir tourné et retourné brusquement, on l'a mis sans doute en captivité, ou peut-être chauffé d'un peu trop près... Depuis un mois que ce cher poupon est parti, les tendres mamans n'en ont point sçu de nouvelles, elles sont dans les plus vives allarmes à son sujet; de tristes conjectures leur font présumer une encombre fâcheuse; on se repent, mais trop tard! de l'avoir exposé au péril d'un si long-voyage. (Il était sans passe-port.)

Deux jours après, un frère jumeau partit pour un autre canton; on l'avait habillé et mis à couvert des injures du temps. Il était revêtu de double, et triple catelottes; ainsi afublé on l'embale commodément dans une paire de mannequins, et se trouve porté sans fatigue sur une douce et tranquille mule. Il ne se ressentit point de la route, il arrive au logis tout frais, et tout gaillard. Les anciennes nourrices des mamans le reçoivent à bras ouverts, l'embrassent tendrement et

¹ Du district de Châteaulin.

l'écoutent avec intérêt faire la petite narration de toutes les aventures qu'il était chargé de conter. Dame Félicité¹ à son tour le caresse, et le regardant avec des yeux de tantine, le trouve tout drôlet, et tout gentil.

Les mamans pour se consoler de cette fatale perte, ont imaginé de remettre au jour, un frère puiné. Mais il ne se mettra en route qu'après avoir trouvé voiture commode et sûre : on l'instruira de telle sorte, que profitant du tragique événement du premier voyageur, il ira droit se présenter aux aimables prisonnières à qui nous le destinons, et dans sa poche, il portera le portrait original de son aîné (si les inquiétudes de sa perte sont confirmées).

... Nous avons appris avec bien de la satisfaction, aimables amies, que plusieurs de vous étaient retournées à leurs foyers. En partageant avec les restantes, les regrets de votre perte, nous nous sommes réjouis avec vous de la fin de votre captivité, mais les nouveaux bruits d'incarcération nous replongent de rechef dans les allarmes les plus vives à votre sujet. Vous verrez par les détails c'y joints, que nous sommes encore nombre complet, et que si d'un côté, il y a eu légère évacuation de compagnie, il se trouve de l'autre forte augmentation. Malgré nos désirs, et nos vœux, nous nous croyons encore loin du moment de revoir nos dieux pénates. Puisse-t-il n'en être pas ainsi de vous! quoiqu'éloignées votre sort nous

¹ Félicité de Saint-Luc. (M^{me} de Lantion.)

occupe autant que s'il était uni au nôtre, et nous vous regardons comme d'autres nous-mêmes. Vous ne devez donc pas douter, aimables amies, de la constance de nos tendres sentiments pour vous, la longueur de la captivité, le changement des saisons, et la rigueur des temps ne mettront jamais variation ni affaiblissement dans la sincérité de notre tendre et respectueux attachement.

Vos AMIES.

P. S. — Au moment où nous faisons le deuil de notre chère progéniture nous avons appris qu'elle s'était rendu à bon port, et qu'à l'instant où nous déplorions sa perte, le poupon était sans doute sur le giron de nos amies à se faire caresser. *Certain esprit malin* prévenu par bonheur à temps, des dangers et des écueils qu'il eut rencontré sur la route indiquée, l'a promptement rétrograder chemin, et prendre un plus heureux détour.

Voulant nous récompenser du tableau de nos douleurs elle nous a envoyé, en échange, celui de sa pièce maligne. A près les premiers embrassements, et les plus tendres caresses, nous avons pompeusement placé l'égide de notre sainte dans la niche, où probablement sous peu l'original viendra prendre gîte, en corps et en âme.

II

CONTINUATION DU JOURNAL TRAGI-COMIQUE, CONTENANT
LES DÉTAILS HISTORIQUES DU SECOND MOIS DU SÉJOUR
DANS LA PRISON DEPUIS LA MI-NOVEMBRE JUSQU'À
LA MI-DÉCEMBRE 1793.

Faute d'anecdotes, et d'arrivées nouvelles, nous avons fini la première partie de notre journal : depuis les événements historiques se sont tellement multipliés que nous pouvons maintenant commencer à en donner un nouveau tableau aux lecteurs curieux qui prennent quelque intérêt à notre séjour de prison. Reprenons donc.

L'homme propose et Dieu dispose. Nous nous étions flattés que les incommodités de nos confrères de captivité n'eussent pas eu de suite, que le nombre d'entré en ces lieux eut sorti sain et sauf; mais le souverain législateur des hommes en a autrement ordonné. Nous avons eu la douleur de perdre le 18 novembre un de nos respectables doyens¹ enlevé au bout de huit jours de maladie quoique plus que septuagénaire, la force de son tempérament donnait

¹ M. Le Bianic de Guisano, âgé de soixante-quinze ans.

encore espoir de le conserver longtemps. Mais en entrant dans ce lieu, il se sentit frappé, et le regarda comme son tombeau. Il refusa tout remède dès le premier moment de sa maladie, disant que tout était inutile, qu'il n'en relèverait pas. Dans l'impossibilité d'avoir à l'assister un prêtre du culte catholique, on lui proposa le curé constitutionnel du lieu, dont l'Église permet le ministère à notre dernière heure pour la confession seulement. Ayant toujours fait profession du parfait catholicisme il eut le schisme en extrême horreur. Il refusa constamment toute proposition à cet égard. Il répondit qu'il mettait en Dieu sa confiance, qu'il se confesserait à son crucifix. Le Dieu de bonté, et de miséricorde qui ne s'est point lié les mains en instituant les sacrements aura eu sans doute égard à la disposition de son cœur!... On peut assurer qu'il témoigna pendant tout le cours de sa maladie, les sentiments les plus chrétiens, de patience, de soumission, de résignation, s'unissant de son mieux à tous les actes qu'on lui suggérait. Si quelque chose pouvait dédommager des secours de l'Église, ce serait les soins assidus de charité, qu'on n'a cessé de lui rendre, tant pour le spirituel que pour le corporel. Ses confrères l'ont assisté jusqu'au dernier moment avec tout le zèle possible. Au gré de certaines gens, ils en faisaient trop et on leur a fait des reproches de ses soins assidus¹.

¹ On entraînait presque toutes les nuits pendant la maladie de ce monsieur, montant dans la chambre du malade, faisant des reproches aux veilleurs de leurs attentions et de leurs

Cette mort dont nous avons partagé les regrets avec les respectables enfants du deffunt, répandit la consternation dans toute la maison. Chacun se tâtait et craignait de le suivre. Certaine élégante précieuse dont nous avons parlé ci-devant, fut si vivement frappée de cette idée qu'elle tomba sérieusement malade, et donna pendant deux jours des inquiétudes sur son compte. Elle pleure, elle se lamente, se croit déjà à deux doigts du tombeau, assurant qu'elle va sous peu rejoindre au fatale monument le pauvre deffunt. Le mal lui prit la nuit et lui parut si violent qu'elle mit sur pied toutes ses voisines de chambre, qui volèrent à son secours avec la plus tendre charité. Pendant les ombres de la nuit, les douleurs du corps jointes au travail de son imagination lui faisaient faire de noires réflexions sur sa position présente. Son premier vœu se porta vers l'hôpital, dont elle fit à son réveil, l'humble et pressante demande à l'un des commissaires. Qui croirait qu'une telle requête de la part d'un de nos douze cents rois put être regrettée?... elle le fut cependant, et on lui refusa une si petite faveur. Il lui fallu se contenter de l'assurance des soins que lui promettaient toutes ces compagnes. Sa demande prouvait qu'elle en doutait

soins continuels, demandant quelle façon de penser avait ce monsieur pour qu'ils y missent tant d'intérêt, disant que si c'était un aristocrate, il n'y avait qu'à *le laisser crever*. Ces visites réitérées ont fait juger qu'on cherchait autre chose que le malade et les veilleurs de la maison, et qu'on se persuadait que quelque réfractère avaient pu pénétrer au travers des verroux où passés par-dessus les murs.

ou du moins qu'elle en était humiliée de les recevoir d'elles. La nouvelle de son incommodité dans un moment se répandit dans la communauté. De toute part, on accourt visiter la malade, lui faire offre de soins et d'assistance. On ne s'en tint pas à des simples propositions, on en vint aux effets. Dans un clin d'œil elle se trouve entourée de cinq ou six infirmières attentives et obligeantes. L'une arrive la serringue en main, l'autre porte un verre de ptysanne, celle-ci court préparer un topic, celle-là se met en recherche pour procurer quelque potion calmante. Enfin on offre ses services, et pour le jour et pour la nuit. On se relevait les unes les autres pour lui faire fidèle compagnie. Il semblait que la différence d'opinion y mit un nouveau zèle. On essayait de son mieux à calmer son esprit troublé, et agité. On assaisonnait tous ces soins de quelques petits traits de salutaire morale, et de dévots propos.

On eut dit que chacun se fut donné le mot, pour faire à son tour un petit sermon; mais on doutait si l'on avait l'art de plaire, car à tout, point de réponse. Elle avait sans cesse l'image de la mort présente devant les yeux : jamais elle ne s'était trouvée dans le cas de la voir d'aussi près, et n'avait de sa vie éprouvé aucune incommodité; aussi paraissait-elle très peu aguérie avec la mort, et la maladie. Sa frayeur était à son comble, elle ne cessait de répéter qu'elle ne *voulait point mourir*.

Malgré sa volonté déterminée, il eut bien fallu en passer par là si le souverain Être en avait ainsi

ordonné; mais heureusement pour elle ce moment n'était point encore venu. Au bout de deux jours, elle fut remise sur pied et tout fut oublié, même les infirmières et leurs soins¹...

Cette maladie et la crainte de suivre le defunt, fut sans fâcheuse suite de la part de notre précieuse; mais il n'en fut pas ainsi d'une respectable dame², malade depuis longtemps, conduite ici presque agonisante. Son mal empira tellement dans sa nouvelle demeure peu propre à la guérir, que ses souffrances augmentant considérablement, elle parut bientôt sans ressource. Si on avait été à même daider la nature, peut être aurait-elle résistée encore quelque temps; mais on ne pouvait lui procurer un médecin, ni chirurgien, ni même de remède. Les soins domestiques de la maison, qu'on lui prodiguait de son mieux, étaient la seule ressource. Ce qui eut pu être un adoucissement à son mal, c'eût été la paix et la tranquillité, mais elle ne pouvait en jouir; elle se trouvait placée à la porte d'une grande chambre de plus de vingt-taine tant hommes que femmes : on peut juger par là combien elle était peu commodément³. Quelqu'une de ses compagnes, touchée de

¹ Réparation d'honneur, deux de ses infirmières s'étant trouvé malades, elle a aussi été leur rendre visite.

² M^{me} la Chapelle, âgée de soixante ans.

³ Quand il se trouve dans un même endroit tant de ménages réunis, on peut aisément se figurer quel est le fracas et le tourbillon qui y règne. Cette chambre en raccourci est le petit tableau du monde, chacun a son objet et s'occupe de ses affaires. L'une dort, l'autre se lève, celle-ci cause, celle-là prie. La cuisinière s'occupe de sa marmite, cette jeune per-

compassion, voulant lui procurer l'avantage de mourir plus tranquillement lui fit offre de son logement, par cet acte d'humanité elle rendit un vrai service à la malade et à toute la société brillante qu'elle quittait, qui tremblait d'avoir sous les yeux le spectacle effrayant de la mort.

Son séjour dans son nouvel appartement ne fut pas long. Huit jours étaient à peine écoulés, qu'elle plongea dans la douleur de sa perte toutes ses compagnes, ses tantes. Elle trouva parmi elles les mêmes soins assidus, de zèle et de charité que le premier deffunt avait éprouvé de la part de ses confrères. C'était à qui l'eut veillée, l'eut exhortée, lui eut fait de pieuses lectures. On lui fit les mêmes propositions qu'au premier deffunt, elle témoigna la même opposition, et même répugnance, elle mettait en Dieu toute sa confiance, et lui adressait les prières les plus ardentes, pour obtenir la grâce de satisfaire les désirs de son cœur, d'être munie de tous les sacrements de l'Église catholique. Elle eut un petit mieux qui donna quelque espoir, elle se flatta même d'une prochaine sortie, ayant pour cet objet parlé aux commissaires. La veille de sa mort, elle était fortement occupée de son voyage; non pour l'autre monde, mais pour un pays de connaissances. Ainsi en est-il de nous : nous nous flattons toujours de ne pas tou-

sonne de sa toilette, cette dame écrit, l'autre travaille. Ce jeune homme court, chante, fait du bruit. Tantôt on s'assemble pour la table, dans un autre moment on fait des parties, et tout cela pendant que la malade est aux abois.

cher à notre fin. Les jeunes gens se rassurent sur leur jeunesse, les plus âgés, sur la force de leur tempéramment. Il n'est pas jusqu'à la vieillesse, l'infirmité, la maladie même qui ne se flatte de pouvoir encore éluder ce passage, et compte au moins sur quelques jours de vie. Nous vérifions cette parole de notre divin Sauveur, qui nous avertit de nous tenir toujours prêts, parce qu'il viendra nous surprendre, et nous appeler à l'heure que nous n'y penserons pas.

On rendit à la deffunte tous les derniers devoirs avec autant de zèle, que d'affection, sa chambre ne désemplit pas, avant et après sa mort. Quelques unes furent presque jalouses de la préférence qu'on semblait donner à la morte sur la société vivante¹.

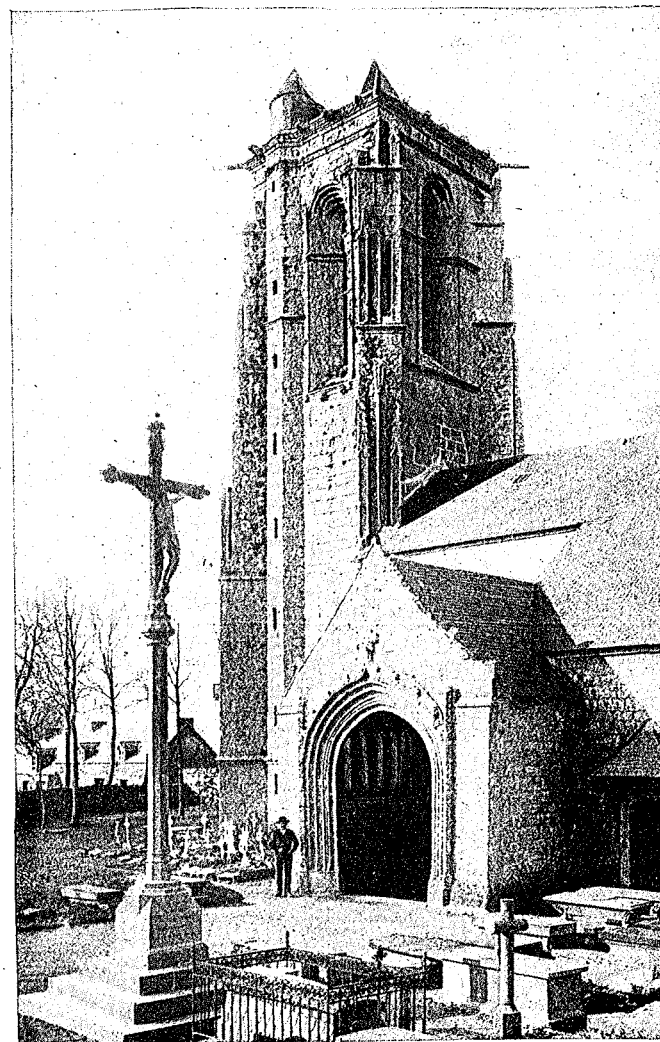
On poussa les bons offices jusqu'au tombeau. Au défaut de prêtres et de curés, les religieuses de Céant, récitèrent l'office à l'entour du cercueil, et en chantonnant le *Miserere* conduisirent processionnellement le corps² jusqu'à la porte du couvent, pour éviter au

¹ Certaine dame (M^{me} Maubrun) depuis son séjour exerçait le métier de cuisinière, était toujours vêtue à l'unisson de cet office, il ne brillait pas par la recherche et l'élégance. Le jour du convoi, on la vit paraître propre, décrassée, en habit de cérémonie, en robe retroussée. Sa toilette frappa ses camarades, qui surprises d'une telle métamorphose, lui en demandèrent la cause. A toutes elle répondit gravement en se redressant : « Mes dames c'est pour la morte. » Se même jour comme elle était pourvoyeuse se ressentant de son absence, on vint requérir son ministère, lui faire de vifs reproches de l'oubli, où elle laissait les vivants, pour ne songer qu'aux morts. On lui dit, ma belle dame laissez-là un peu la deffunte, pour penser un peu aux besoins de ceux qui sont debout, et qui ne peuvent se passer de provisions.

² Le corps était porté par la municipalité de Braspart.

constitutionnel, la peine de paraître au milieu des détenus, et à ceux-ci la vue d'une telle présence. Jusqu'ici on n'avait vu la porte s'ouvrir que pour ramasser des pigeons, et non pour leur donner essort, si ce n'est d'une tragique façon, mais il y a commencement à tout. Un beau soir, au moment qu'on s'y attendait le moins, on vint nous enlever un de nos confrères, d'une manière peu plaisante. On le demande à la grille, il s'y rend promptement, et joyeusement, mais quel sort l'attendait ? mieux vallait-il rester dedans... on le saisit, on le garotta, escorté de cinq à six gendarmes, on le conduit dit-on au fond d'un cachot passer commodément la nuit, en attendant jusqu'au lever de l'aurore on le transporte dans des parages lointains. On présume que la cause de cet enlèvement précipité fut certains propos un peu téméraires, et hors de saison, qu'il avait tenu vis à vis du concierge, menaçant le distric de Céant, qui trouva plus prudent de l'éloigner. Ce dit monsieur, était d'un caractère si violent, que son nom seul faisait trembler les dames à vingt pas à la ronde, malgré la rigueur du froid, sa présence, les faisait fuir promptement le foyer, où il prétendait seul régner en maître¹. Voir la porte ainsi s'ouvrir, ne faisait désirer à personne une pareille sortie. il s'en fit cependant de moins désagréable, et peu après

¹ On craignait peut-être qu'il n'eut traité les personnes qui lui déplaisaient comme il faisait les assiettes qu'il ne trouvait pas appropriées à son goût, et qu'il roulait au nez des servantes, d'un bout à l'autre de la cuisine.



CARHAIX : ÉGLISE DE PLOUGUER

(Cliché Villard.)

sortit en bonne ferme deux citoyens de Céant. Leur coterie ici était petite, malgré le brillant de leur splendide table. Ils causèrent peu de regrets. Il s'en fut de même d'un aimable couple¹ qui se faisait généralement aimer, et respecter de tous les détenus. On ne peut exprimer les divers sentiments qu'on ressentait en même temps. On se réjouissait pour eux, on les félicitait, on applaudissait à leur bonheur, à l'instant qu'on gémissait de leur perte, et qu'on envoyait leur sort.

Leur charmante fille vint faire cet enlèvement, et dans un clin d'œil la nouvelle s'en rependit dans l'enclos. On accourt de tous côtés, on entoure les partans, on les embrasse, on leur fait de tendres adieux, on leur donne mille témoignages d'amitié, on leur demande un souvenir de retour, et d'intérêt, on réquère leurs bons offices, on les conjure de ne pas oublier les détenus, d'intercéder pour eux, et d'obtenir s'il est possible liberté et sortie.

Ce départ fit coup de théâtre, et présenta le tableau le plus touchant. Leurs tendres enfants avaient à leur inçu, travaillé à leur élargissement, et ménagé tout le plaisir d'une agréable surprise. Les larmes de joies coulaient de leurs yeux, semblaient pénétrer des mêmes sentiments tous ceux qui les environnaient. On les pressait si fort, on les carressait si chaudement, qu'ils pouvaient à peine s'échapper pour faire leurs petits bâlots. Chacun à qui mieux

¹ M. et M^{me} Février de Lesneven.

mieux propose aide, assistance : on les conduisit jusqu'à la porte, avec autant de pompe et de cérémonie qu'on les y avait introduit¹. On les suit du cœur, de l'esprit, et des yeux, on eut bien voulu se rendre invisible pour passer de compagnie, mais désir inutile, la fatale barrière tristement se referme au nez des regardans.

Cette porte qu'on vit enfin s'ouvrir, fit naître quelque espoir, on aimait à penser que chacun aurait son tour. Quelques lettres reçues, où il était mention de l'élargissement de certains détenus en quelques maisons d'arrêts autorisait cette confiance flatteuse. Un mauvais plaisant profitta de cette disposition des esprits pour répandre la nouvelle agréable d'un prochain élargissement. Il collora son petit conte de telle manière qu'il lui donna un air de vraisemblance. On nommait déjà la bande qui devait commencer, celle qui devait suivre, et ainsi par gradation.

En moins de quinzaine, la maison devait se trouver évacuée. Les têtes froides ne mordaient pas si vite à cet hameçon, et voulaient pour croire, une plus grande certitude; mais il fut certains benais qui crurent la chose si sûre qu'ils coururent faire leurs bâlots pour être prêts pour le lendemain².

¹ Il n'eurent qu'une heure pour faire leur disposition de sortie, il semble qu'il est de la destinée de cette maison d'y être gêné continuellement et même jusque dans l'opération la plus agréable qui est celle de passer à la porte. Nous savons que depuis leur sortie ils ont été incarcérés, et même dès le lendemain.

² Les paysans de Braspart et bonnes sœurs.

En général notre brillante jeunesse taupa bonnement à ce godon. On aime à croire à ce qui nous flatte. Une nouvelle si intéressante dans un instant se repend dans les parages de détention, de tous côtés on accourt, on s'embrasse, on se fait des compliments de congratulation; on pleure de joie, et d'attendrissement, on chante, on saute, on danse. Nous sortirons, ma chère! se dit-on avec transport. Enfin, nous sortirons!...

On croyait déjà être dehors : l'imagination s'enflamme, on parcourt en esprit les vallées, et les monts, les bois, et les plaines, les riantes campagnes. On saute les faussés, on court, on capriole librement et sans trouver ni gardes ni arrests; mais bien sérieusement, on songe aux apprêts du voyage, à se procurer prompte et commode voiture : quelques-unes écrivent même provisoirement, pour recommander aux leurs dans cette envoy la plus grande célérité. Cette joyeuse nouvelle était la première sensation agréable qu'on eut éprouvé depuis la captivité, aussi les cœurs s'épanouissaient, et se dilataient de cette idée riante et délicieuse.

L'impression même fut si vive chez quelqu'une, qu'elle en perdit le sommeil (sa sœur Euphrasie). Mais hélas! ce ne fut que comme un beau songe, qui se dissipe avec les ombres de la nuit... On vit qu'il fallait encore s'armer de patience...

Chaque jour ici fournit quasi spectacle, et scène nouvelle. Un jour vers la brume, on voit paraître dans nos parages, un soit-disant commissaire. Il dit

en maître, au concierge, d'une voix de tonnerre :
« Donnez l'ordre aux détenus de s'assembler là haut ! »

Ce fut comme un écho, qui retentit jusqu'au réduit de chacun... On s'attire, on se déniche, et la main sur la conscience, on fait un peu son examen, cherchant à deviner l'objet d'une telle réquisition. Les âmes faibles et timides que tout épouvante, sont prêtes à tomber en pamoison : elles s'imaginèrent qu'on les assemblait pour décider de leur sort.

Les autres plus assurés montaient hardiment et semblaient même se choquer de la recommandation si souvent réitérée qu'on leur faisait de n'avoir point de peur, disant que n'ayant aucun crime à se reprocher, elles ne craignaient rien. On eut pu dire avec vérité, que c'était le commissaire lui-même qui était attaqué de la peur. Se trouver isolé au milieu d'un cent et demi d'auditeurs qui le pressaient de toute part, il fallait avoir bon courage : malgré sa fierté et sa fermeté apparente, sa voix paraissait tremblante.

Ce citoyen nous dit donc, le chapeau sur la tête (parce que sa qualité de républicain ne lui permettait pas de se découvrir) :

« Je ne viens pas ici pour vous effrayer, pour vous *lament*er, mais au contraire pour porter des paroles de vie, et de consolation à ceux qui en ont besoin. La nation est *bonne*, généreuse, bienfaisante, elle veut pourvoir au sort de ceux qui n'ont pas de fortune. Je suis député pour leur administrer les secours arrêtés pour chaque semaine sur le pied de 30 francs par jour.



CARHAIX : MAISONS ANCIENNES

(Cliché Villard.)

Rue du Pavé

« Plusieurs personnes ont fait à cet égard des pétitions. On vous rassemble ici, pour savoir de vous tous après qu'on aura lu les noms, si quelqu'un ne s'est pas fait inscrire sans besoin véritable, parce qu'en ce cas, on ira faire la vente chez lui, et confisquer le tout au profit de la République, d'ailleurs on ne veut pas grèver les autres. » Enfin après beaucoup de verbiage, il finit par dire... que tous les secours pécuniers qu'on paye toujours provisoirement seront pris au marc la livre sur les personnes aisées de l'arrestation, parce que tel est un décret de la Convention, « que le riche doit aider le pauvre ».

Le lendemain ou le surlendemain quelqu'un profitta de l'aventure, et de la circonstance pour causer un petit effroi.

On applique sur la porte un grand carchat par lequel il est dit, que désormais, il n'y aura plus tant de marmîtes, et de marmitons, qu'on va avoir une gamelle commune : le pauvre, le riche, mangeront ensemble et seront servis très frugalement, une soupe, et un bouillis à diner, un rôti et une salade à soupper, que toutes les petites provisions qui arriveront à chacun seront partagées également, (même un poulet, entre cent soixante personnes).

Chacun dissertait sur la chose, et la trouvait peu plaisante, les gourmands surtout à splendide table, se trouvaient les plus déconcertés, on ne pouvait se faire à l'idée du creneau commun.

Ce nouvel établissement n'a pas encore eu lieu... Après l'avoir redouté on s'est presque vu au moment

de le désirer par la dizette extrême qui s'est fait sentir, et se ressent de temps en temps.

Il y eut une semaine, où les bouchers renvoyèrent généralement les billets, et l'on se vit à la veille de manquer de viande, ayant refusé de tuer : chacun était aux expédients pour vivre pendant la semaine; ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que le pain manquait en même temps : plusieurs ménages n'avaient pas la plus petite réserve. On courait chez son voisin prest à tomber d'inanition à la quête d'un petit morceau de pain; les plus riches en étant très peu pourvu. Tout fut consommé, on n'entendait que ce cri parmi les détenus :

Nous mourons de faim !...

L'un s'était passé de déjeuner, l'autre de diner, ceux-ci n'avaient plus rien pour souper; et dans ces jours de misère, et de dizette, il se fit dans la prison, bien des jeûnes non de volonté et de dévotion, mais de *nécessité*.

Sur ce on dépêche maintes et maintes pétitions; on représente que quand l'oiseau est en cage et ne peut chercher sa vie, il faut au moins pourvoir à ses besoins.

La faim, dit-on, fait sortir le loup du bois, et ventre affamé n'a point d'oreilles. Les gens les plus tranquilles, et les plus modérés étaient tous hors d'eux-mêmes, menaçaient de forcer la porte, si on les tenait ainsi enfermés sans vivres.

Quelqu'un même, non de petite stature, ni de mince corpulence, déclara ouvertement, que le manque de pain, l'eut fait passer le guichet...

Enfin ont eut égard aux clameurs, et aux réclamations des captifs affamés. Après avoir pris note des besoins d'un chacun, il arriva quelques sacs de pains, qui contenaient à peu près le tiers de ce qu'on avait demandé. Grande joie! vive allégresse! dans tous les recoins à l'annonce de cette heureuse arrivée. L'enceinte de la prison, retentit bientôt de ces mots joyeux et consolants : *Voici du pain!*... Chacun accourt, il veut emporter le contingent demandé, mais *alte-là!* Personne ne peut se pourvoir avec abondance; il n'y a encore ici que le nécessaire, en vain, veut-on faire la police dans la distribution, on se presse, on se pousse, on se dispute, on s'arrache le pain des mains, comme autrefois un tas de mendiants, à la porte des églises....

Cette crainte non panique de mourir de faim, talonne si fort les détenus de Céant que chacun s'arrange à faire venir de chez soi, malgré la liberté du transport, les besoins les plus urgents. Il n'y a presque pas de jour qu'il n'arrive à quelqu'un des denrées de son canton. La venue de ces réjouissantes provisions font bruit dans toute la maison et l'arrivée d'une bienheureuse paire de manequins, fait la nouvelle du jour. Que Monsieur et Madame une telle sont heureux, dit-on, il ont eu aujourd'hui abondante pacotille. On voit par tous ces détails qu'on s'occupe beaucoup ici de conserver sa triste existence et que la suprême jouissance est d'être bien pourvu de vivres.

Pour aller à l'unisson, la presque générale occupation, est le métier de cuisiniers et de marmitons. Un repas fait, on songe aux après du second. Les

dames les plus gentilles, et les plus agréables, mettent aussi le doigt au ragoût, et de leurs mains blanchettes préparent les mêts. Nous avons ici, deux charmantes cuisinières, agées de seize à dix-huit ans, qui ne se tire pas mal du nouveau métier; mais on pourrait les trouver en défaut à la célérité du matin. Elles se font un peu tirer l'oreille pour sortir de leurs draps, et courir au guichet.

Chaque soir il faut leur rappeler qu'elles sont pourvoyeuses, et que la substance du ménage, roule sur la peine de leurs bras, qu'il est plus que temps de mettre le pot-au-feu, mais elles préfèrent une soupe un peu moins consommée, et faire un petit somme de plus. On ne se fait pas tant prier pour les autres ouvrages du jour et l'on se prête de bonne grâce à fourbir la vaisselle, à donner élégamment un coup de balai, renger les couchettes, et mettre le tout en ordre. (Après ceci nous serons toutes parfaites chambrières.) Ici, le même individu exerce divers métiers, le même acteur joue plusieurs rôles, et parait en différentes scènes; chenille au sortir de son lit, et papillon après sa toilette. Le matin on ne voit que des marmitons et des marmitonnes cendrés, l'après-midi on trouve les muscadins poudrés, et les brillantes nymphes. La partie générale du matin, est celle de la marmite, mais celle du soir, sont diversifiées. Chacun fait la sienne avec sa coterie. A la suite du diner, sont d'ordinaire les parties, masculines, de volent, de lutte, de petit palet, sans parler des parties de bouteille, qui quelques fois durent un peu trop longtemps.

Vers le soir les dames, ont aussi les leurs, parties d'ouvrages, parties de caquet, parties de lots, parties de cartes¹. On peut quelques fois se faire illusion, oublier la prison, et croire qu'on est dans quelque ville, au milieu d'une brillante assemblée². Un beau soir au plus fort des jeux, et des ris, une nombreuse et charmante jeunesse se trouvant réunies il arriva un fâcheux contre-temps, qui troubla l'agrément de la fête. On aperçut le feu au haut de la cheminée.

Adieu les cartes, les gains et les pertes, dans un clin d'œil, tout le monde est debout, on crie au feu, au drap mouillé, au ramoneur, à l'ouverture de la porte, plusieurs serrent complètement dans le goucet leurs plus précieux effets³. Le bruit, et le fracas qui se répend partout cause un allarme générale.

En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.

Les plus graves solitaires retirés dans leurs cellules

¹ Il n'y a pas aussi jusqu'à certaines fines parties de dévotion, qui ne se fassent dans les recoins, parties de vêpres, parties de pieuses lectures, parties de chapelet, parties de neuvaines, etc.

² Il ne manquait plus que des violons, depuis Noël, ils se font entendre, on a commencé à danser et il y a bal, deux fois par semaine.

³ Certaine dame (M^{me} Irogoff) ne fut pas des moins effrayée semblable à ses tendres mères poules, qui au moindre danger battent des ailes pour ramasser sous ses plumes les poussins chéris, elle cherche du cœur, des yeux, de la langue et des mains, sa chère enfant, la demande à tout le monde, aussitôt qu'elle la tirée de la mêlée, elle l'entraîne avec elle, et court prudemment, et tout en presse vers son coffre, culbuté

mettent le nez à l'air, on demande si le péril est prochain, si on ouvrira la porte ou si l'on nous laissera rôtir ici tout cru.

En cas de refus d'ouverture, on jette un coup d'œil à la fenêtre, on en suppute la hauteur, on est déjà tenté d'essayer son agilité et de prendre l'essor. Mourir pour mourir, autant vaut-il faire le saut périlleux.

Personne ne vint cependant à cette extrémité et il faut dire pour la tranquillité des esprits et des têtes, on avait attentivement ouvert la grande porte cochère.

En peu les terreurs se dissipèrent, le feu s'éteignit, on referma la porte, et les pigeons se ramassèrent¹.

La flatteuse espérance de sortir où l'on avait donné d'abord, s'était un peu ralentie, du moins on n'entrevoyait plus la chose si prochaine, on croyait toute

le tout avec vivacité, pour se saisir avidement, *d'une chemise et d'un pot de tabac*, qu'elle serre précieusement et étroitement entre ses jupes : quelqu'un de plus de sang froid lui demande raison de sa conduite, elle toute remplie de son objet, n'a d'autre réponse à toute question que ces mots, *ma fille, ma chemise et mon tabac* et tout en hâte porte ses pas vers la porte dont elle ne quitte pas les parages pendant tout le temps que dura la crise.

¹ On peut dire qu'à quelque chose malheur est bon, le même jour, le feu prit dans deux ou trois cheminées, et cette aventure fit enfin donner des ramoneurs, chose que depuis un mois on demandait avec les plus pressantes sollicitations. On en avait parlé au commissaire, le jour de son entrée, représentant qu'il y avait risque que le feu ne prit dans la maison, il répondit gravement, que la nation était accoutumée à faire des pertes, mais lorsqu'on insistait représentant qu'il y avait du danger pour nous-mêmes, que nous ne sentions nulle envie de griller, il n'avait d'autre chose à dire que cette froide réponse : *Ce serait un malheur.*

fois que l'on n'eût plus reçu de nouveaux confrères de captivité.

Depuis du temps, personne n'étant entré, on se trompa encore dans ce calcul. Un soir vers 9 heures, nous arrive une nombreuse bande, de plus de douzaine¹ morts de faim, transis de froid (ce jour était des plus rudes), leur vue toucha de compassion les cœurs les moins sensibles, on s'éloigne du feu, on y place la compagnie arrivante.

Quand il fut temps de coucher, on demande où sont les lits; personne n'en avait apporté et chacun n'avait ici que le sien : que faire donc?... passer tristement et durement la nuit à l'entour du foyer.

Cruelle nécessité! Ce fut cependant la généreuse proposition que quelqu'un leur fit, d'autres plus officieux ouvrirent la charitable motion de se restreindre, chacun de faire un petit sacrifice de son aisance, de dédoubler son lit, et de se cotiser

¹ Ces bonnes femmes sont du Conquet, elles ont été mises ici pour leur foi et leur attachement à leurs prêtres. Depuis cette arrivée, il nous est encore entré cinq ou six personnes dont la venue nous a beaucoup étonnés, ce sont des citoyens du comté de surveillance. Chose étrange! nous avons aussi été au moment, dit-on, de posséder le curé constitutionnel de la ville, mais il a instamment supplié, les genoux en terre, de le mettre plus tôt par tout ailleurs, apparemment qu'il ne se fut pas trouvé en bonne compagnie. Il est parti avec son vicaire pour le château du Iauran (de là, dit-on) il pourra pousser jusqu'à la Convention. Nos citoyens de la ville sont aussi partis pour le département de Brest.

Nous avons fait encore recrue d'une respectable famille des environs et qui probablement n'est que le prélude du canton, on nous annonce tous les ci devant du distric qui jusqu'ici avaient paru oubliés. Ce sont là probablement les abus que MM. les commissaires sont venus réformer.

pour enlever quelques-uns aux pauvres arrivants.

L'avis sembla bon, humain, on convint qu'il était juste de faire aux autres ce qu'on voudrait qu'on nous fit à nous-mêmes, en pareille circonstance.

Aussitôt fait que dit, chacun court vers son taudis, donne sur son grabat : l'un porte un matelas sur son dos, l'autre une paille, celle-ci arrive chargée de couvertures, celle-là apporte traversins, oreillers, quelqu'une vont à l'armoire, y quérir des draps. Le nombre des tapis n'étant pas suffisant, on offre pour y suppléer manteaux et cotillons, d'autres très attentivement s'étaient munis pour le besoin de quelques charges de paille et vont en toute hâte en remplir des draps, tandis que d'autres font l'heureuse découverte de deux barriques de plume moisie délaissée au grenier, mais dont on fit un prompt et salutaire employ, car tout sert au besoin. En moins de quart d'heure, la Providence et la charité les pourvurent toutes.

On leva des grabats en nombre suffisant pour les coucher au moins par doublets.

Après avoir porté son lot, chacun était resté dans l'appartement. On s'était rassemblé en curieux. Notre troupe voyageuse, s'étant bien réchauffée, monte joyeusement à la nouvelle heureuse de lits préparés. Il n'y avait sept jours que les malheureuses n'avaient reposé n'ayant eu durant la route, qu'un peu de paille à s'échauffer, et des coffres pour s'allonger. Elles trouvèrent tout du plus excellent; et pour récompense aux donnataires, qui s'étaient dépouillés

charitablement en leur faveur, elles donnèrent mille bénédictions, et le spectacle complet de les voir profiter de leurs dons.

D'un coup de pied, elles font voler leurs sabots, et sans autre préparation tout uniment, et sans complément, elles s'allongent sur leurs couchettes, se m'unissant du premier coin de couverture ou de manteau, qu'elles trouvent sous la main : elles s'em-maillottent dedans au nez et aux yeux des assistants, pour lesquels on peut dire que cette vue fit vraiment scène et spectacle.

On leur souhaite bon et paisible repos. Et chacun s'en retourne bien content d'avoir pu contribuer au bien-être de douze pauvres infortunées.

Certain matin où l'on se promenait à loisir, sans soupçonner pour le jour, aucune nouveauté, un œil clairvoyant entrevoit sur le mur une consigne nouvelle, on approche, on lit, on examine :

« Ordre au concierge d'ordonner aux détenus de se tenir dans leurs cellules, depuis deux heures jusqu'à cinq sans permission de sortir sous aucun prétexte, ou aussitôt reconduit par un fusiller et enfermé sous clef, pour le tems d'une visite des citoyens commissaires, en vertu d'un décret. »

On se regarde les uns les autres, tout déconcerté, on se consulte, on s'interroge; voilà les esprits en recherche, chacun là-dessus fait sa glose, et à sa guise un commentaire.

Ceux qui aiment à se flatter et voyent tout en rose, supposent agréablement que cette visite des commis-

saires, est probablement pour l'élargissement d'un grand nombre. Quelques-uns pensent qu'effectivement, elle a pour but d'examiner nos cas, de peser les raisons de notre détention, en conséquence on fait son examen, on prépare ses réponses présumant les demandes. On détaille ses raisons, et ses réquisitions ; et pour procéder en tout avec ordre et justesse, plusieurs têtes froides se mettent sagement à l'écriture pour trouver le tout prest.

D'autres esprits plus sombres et portés à broyer du noir, s'imaginent qu'on vient non pour briser leurs chaînes, mais pour les resserrer de plus en plus. Qu'il pourrait bien arriver qu'on vint pour enfermer chacun dans sa cellule, comme dans une petite prison, empêcher entre confrère toute communication, et toute liberté de se voir et de se parler.

Cette idée de perdre l'usage de la langue faisait déjà trembler.

Etre condamné, condamné à un perpétuel silence ! quelle rude pénitence pour des toquets !...

Quelques-uns présumaient aussi que ce pouvait bien être quelque arrangement au sujet de la table commune et cette idée ne les réjouissait pas, d'autres pensaient que c'était l'argenterie, ou les papiers, que l'on venait chercher, mais qui en peut avoir.

Certaines dévotes allèrent s'imaginer, que c'était peut-être une raffle générale qu'on voulait faire ici de tous les objets de dévotion, conformément à ce qui se pratique là-haut, sur ce, livres, chapelets, images,

reliques, tout est bientôt serré et du mieux possible emmaillotté.

Chacun faisait donc à sa mode, sur la future visite de nos commissaires son calcul, et sa supposition.

Tous croyaient deviner juste, et personne ne devina ; qui eût pu aussi s'imaginer raisonnablement, que c'était du superflus qu'on venait chercher, dans une maison, où le plus grand nombre manque du plus simple nécessaire ?

Deux heures sonne, on court se tapir dans son trou.

Comme le temps était rude, qu'on ne pouvait plus s'assembler au foyer, plusieurs s'allongèrent au lit, pour attendre plus chaudement, et plus commodément les commissaires. Ballottés de crainte, et d'espérance, livrés à ses diverses réflexions, jamais après midi n'avait paru plus longue. Ils paraissent enfin... et commencent leur expédition.

(Ils n'étaient pas curieux qu'on eut su l'objet de leur mission, et ils avaient sagement exigé pour un chacun entière réclusion.)

Ils entrèrent d'abord étant ce logement le plus prochain, et déclarant le but qui les amène.

C'est une réquisition de couvertures pour l'armée : la République, en doit fournir 200.000, le contingent du Finistère se monte à 2.000, et celui de Carhaix est de 200.

Après court harangue, pour exhorter à la générosité envers nos braves frères d'armes, et la signification

du décret qui autorisait à prendre le superflus au nécessaire de chaque lit :

On en fait l'examen, et l'on prend partout, ou l'on trouve doublets.

En vain remontre-t-on la rigueur de la saison, on vous répond vivement que nos braves frères d'armes sont encore bien moins à l'abri.

On veut tâcher d'échauffer le cœur en leur faveur; ce n'est point volontairement, mais très forcément qu'on se dépouille pour eux.

Si quelque dame objecte la délicatesse de son tempéramment qu'exige quelque ménagement, le dodu commissaire s'attendrit sur lui-même, disant qu'il a bien fait un sacrifice et compare sa grosse santé à la faible complexion de cette dame.

Un vieillard infirme représente qu'il a des douleurs, il lui répond qu'il en a aussi, cent mille.

Après avoir promené toute la prison, et fait parmi les détenus la récolte de cinq ou six tapis, qui étaient à peu près les seuls doublets, ils eurent *l'humanité* d'en tirer un du lit d'une femme de quatre-vingts ans, ils emportèrent aussi le couvre berre d'un jeune enfant, qui le défendit de son mieux en criant de toutes ses forces après le ravisseur, *tonton Laër, rentot dimé ma Palen*¹.

¹ Il paraît que le besoin de couvertures était urgent, car le jour de l'enterrement de la défunte, on vint réclamer les deux qu'on avait vu sur son lit, disant tendrement à sa fille, que maintenant elle n'en avait plus de besoin, qu'elle en avait une bonne.

On fut aussi à Pratulo, maison de campagne charmante,

Depuis longtemps l'on soupirait après la visite tant annoncée des citoyens commissaires, celle dont nous venons de parler, ne fut pas d'un genre propre à satisfaire les détenus. Peu de jours après il s'en fit une autre sur laquelle on fonda quelque espoir.

Il est bon de dire un mot en passant de l'attirail de toilette, que plusieurs avaient pour les attendre. Si elle n'était pas d'un genre à leur flatter la vue, elle était au moins propre à leur toucher le cœur, l'une avait un œil à la manque, l'autre la face de travers, ceux-ci la bandollière au menton, d'autres des pieds ou des mains emmaillottés, plusieurs tremblaient la fièvre gissants sur leur grabat.

Cette fois, on n'avait point donné l'ordre d'être reclus, mais de bonne volonté, chacun courut s'enfermer dans sa cage, pour ne pas manquer la visite, en augurant quelque bonne affaire. Ces citoyens entrent donc, la plume en mains, ils demandent à chacun sa devise, et sa chanson : après qu'on leur eut donné

on y fait la raffle de 21 couvertures seulement, le maître du château (M. de Mésillac) prit cet événement comme un ange, il dit en l'apprenant des paroles de Job : *Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés, son saint nom soit béni*. Il poussa si loin la perfection, qu'il ne permettait pas qu'on se fut entretenu de cette perte, Dieu éprouve ceux qu'il aime, car ce pauvre Monsieur, a une part toute particulière à la persécution. Ayant fait un voyage il apprit qu'on le regardait comme émigré, il vint détromper par sa présence. Muni d'un bon passeport, il se mit en chemin pour faire lever les scélés de son château, il est arrêté saisi et conduit à Carhaix dans la maison d'arrêt, on le tient si fort en rigueur qu'il ne peut avoir de chez lui la plus petite douceur, on lui coupe son bois, on le brûle pour les besoins publics tandis qu'il ne peut pour son usage en avoir même un fagot.

son nom, la date de son entrée, le numéro de sa chambre, ils vous font la révérence en disant aux détenus d'une voix douce et pateline, qu'ils étaient venus réformer les abus, recevoir leurs plaintes et leurs réclamations¹.

Celle qui fut générale et d'un commun accord fut celle-ci : *La liberté, et l'ouverture de la porte*, en attendant donnez-nous des vivres, et la promenade. Ils assurent qu'ils feront tout ce que la loi permet, et ils quittent, en faisant de flatteuses promesses.

Nous n'en avons point encore vu les effets, mais ce que nous sentons bien, c'est que depuis, nous sommes beaucoup plus resserrés, et qu'il paraît qu'on nous traite comme des gens qui ne sont plus de ce monde.

On nous interdit et de vive voix, et par écrit toute communication avec les humains, et qui pis est, on nous laisse manquer des vivres de première nécessité. Jamais la dizette ne s'est ressentie plus vivement, ni plus douloureusement. Ni pain, ni viande, ni poisson, ni œufs, ni légumes : en vain assiège-t-on constamment la porte, il n'y paraît rien, ou presque rien.

Tous les fléaux semble ligués contre nous (et tous les éléments) tour à tour, ils nous assègent.

Nous redoutons le glaive², nous sommes poursuivis

¹ Les pétitions qu'ils recevaient ils les mettaient en poche en disant tout bas entre eux que ce serait du papier bon au besoin.

² Plusieurs fois on a fait au club la charmante motion de nous égorger, mais ce que Dieu garde est bien gardé.

par la maladie¹ nous craignons la famine². L'air épais nous suffoque³. Le vent nous pénètre, le froid nous transit⁴. L'eau nous inonde⁵. Le feu nous menace⁶. Il ne nous reste plus qu'à mourir.

Il y a peu de jours, que nous n'eûmes pas une petite alerte. De notre prison, on entend dans la ville des cris perçants, on bat la générale, on voit la populace s'assembler et qui paraissait même se porter vers ici. On aperçoit un tourbillon de flammes et de fumée, et une odeur affreuse de suie se répand chez nous.

Nous voyons le tout de la première main, puisque cet incendie était dans la maison vis à vis de la nôtre.

La frayeur, et l'effroy commençait à se répandre parmi les détenus qui couraient çà et là éparpillés, plusieurs avaient déjà presque perdu la tête, et comprenaient que le feu était dans nos propres parages. Les

¹ Il semble qu'il est de notre destinée de ne pouvoir ici être tous sur pieds en même temps, quand l'un se relève l'autre retombe, celle qu'on a vu le matin courir lestement se trouve le soir à deux doigts du tombeau, ayant sur le visage tous les traits de la mort; quelqu'une* eut l'autre jour une faiblesse de plus d'une grande heure qui répendit l'alarme dans toute la maison, on crut qu'elle allait être la troisième à nous faire faubon, mais terreur, panique, elle reparut ressuscitée.

² On peut voir par tout ce que nous avons dit cy dessus que nous en sommes bien menacés.

³ Nous n'avons point d'autre endroit pour prendre l'air qu'une petite cour, très puante et malsaine.

⁴ Nos chambres sont très peu clauses, le vent pénètre de partout.

⁵ La pluie tombe à torrent souvent dans nos appartemens.

⁶ Véritablement nous avons sujet de le craindre, très fréquemment il prend dans nos cheminées.

* *Euphrasie sa sœur.*

prisonniers étaient tous prêts à offrir à leur prochain secours et assistance s'ils avaient été libres, ils ne demandaient sortie qu'avec promesse du retour après le danger passé.

On craignait peut-être que plusieurs n'eussent profité de la circonstance pour s'évader, c'est pourquoi certains commissaires au lieu d'aller mettre la main à l'œuvre vinrent ici faire une visite nocturne, et d'une voix de santal ordonnèrent aux détenus courants et effrayés de rentrer chacun dans leur cellule, la cour étant rempli de curieux, mais dans un moment, ils détalèrent tous, et au premier éclat de la voix du maître, ils courent comme des enfants bien obéissants se tapir dans leur trou. Pour obvier à nouvel accident de feu on ordonne ici, que dans chaque cheminée, il sera éteint à six heures précise, avec forte recommandation au concierge de faire exécuter l'ordre, ou qu'il en répondrait sur sa tête. Pour faire trouver apparemment moins dure une loi si étrange, on nous avertit qu'elle est pour notre plus grand bien, que la nation perdrait à la vérité si la maison brûlait, mais que ce serait bien pis pour nous, parce qu'on nous y *laisserait périr*. Après ce tendre compliment, et les visites des cheminées, on nous quitta brusquement promettant de revenir sous demi-heure pour vérifier si les ordres seraient exécutés.

Là dessus, il faut donc, que nous rengions nos estomachs à souper à quatre ou cinq heures, et parce que le feu a pris dans la ville, le notre doit être éteint à six, malgré la rigueur de la saison.

Il n'y a plus que le lever que l'on n'a point encore fixé, c'est grand dommage!... si nous dormons depuis six heures du soir jusqu'au lever du soleil, nous deviendrons marmotte. Ce serait presque un souhait à faire, parce qu'alors nous sentirions moins nos maux!...

Puissent tant de longs et douloureux martyrs nous ouvrir le passage de l'heureuse éternité¹!...

¹ Avant ce grand voyage, on parle de nous en faire d'autres, et depuis quelque temps on dit qu'il est mention de nous faire déloger d'ici, et de nous envoyer les uns disent à Landerneau, d'autres à Morlaix, ceux-ci au château de Brest, ceux-là même à Quiberon.

Comme le cœur humain est de nature à s'engluier à tout, on ne veut pas même que nous ayons d'attache à notre prison puisque nous ne pouvons pas, comme nous le pensions, espérer d'y demeurer à poste fixe jusqu'à la paix.

Nous voyons qu'il est de notre destinée d'être toujours comme l'oiseau sur la branche, et depuis longtemps on nous fait sentir que nous ne sommes en ce monde que des voyageurs qui n'avons point de demeures fixes ni de cité permanente.

Puissent toutes ces misères nous détacher de ce misérable monde et nous faire souvenir que nous sommes faits pour une plus heureuse patrie qui seule comblera nos désirs et nos vœux et assurera notre tranquillité et notre bonheur.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.	v
AVANT-PROPOS.	vii
Abrégé de la vie et des vertus de M ^{lle} Victoire de Saint-	
Luc.	i
Sa vie religieuse.	31
Son séjour dans les prisons, sa mort	49
Journal historique tragi-comique de notre séjour dans	
la prison.	65
Première Épître	67
Deuxième Épître.	99

